



**Sauver la démocratie et l'Etat de droit  
En Israël**

# Programme Cycle Antisémitisme

Un espace de dialogue ouvert

De mars  
à juin

REGARDS

LEDDV

## 16 mars | 20h Soirée d'ouverture

L'antisémitisme au miroir du nouvel antiracisme

Table ronde en présence d'Emmanuel Debono, Brigitte Stora, Jean Vogel et Joël Kotek

## 6 avril | 12h

L'antisémitisme à gauche ou de gauche ?

Lunch-conférence en présence de Michel Dreyfus

## 20 avril | 12h

Le "wokisme" nourrit-il l'antisémitisme ?

Lunch-débat en présence de Nathalie Heinich

## 30 mai | 12h

Peut-on être musulman antisémite ?

Lunch-débat en présence de Georges Bensoussan

## 8 juin | 12h

Laïcité: dernier rempart contre l'antisémitisme ?

Lunch-débat en présence de Dominique Schnapper



Tarif & inscriptions: [cclj.be](http://cclj.be)

# Une démographie juive guère réjouissante

PAR Nicolas Zomersztajn RÉDACTEUR EN CHEF



# D

Dans un essai au titre polémique, *Les Juifs d'Europe depuis 1945. Une diaspora en voie de disparition* (éd. Calmann-Lévy), l'historien britannique Bernard Wasserstein écrivait en 1996 que les évolutions démographiques, culturelles et religieuses constatées depuis un demi-siècle indiquaient une disparition inexorable des Juifs d'Europe. Il observait toutefois qu'un sous-groupe échappait à cette triste prédiction : les Juifs ultra-orthodoxes. Grâce à leur bonne santé démographique et leur capacité de préserver une identité distincte, ils vivent dans une sorte de cocon garantissant la survie du groupe.

Si cet historien prestigieux avait souligné à juste titre la phénoménale croissance démographique des ultra-orthodoxes, il estimait pourtant que ces derniers ne représentaient qu'une infime partie du peuple juif. Leurs structures de familles très nombreuses n'auraient donc que très peu d'incidences sur l'avenir du judaïsme européen. Cette affirmation a quant à elle été sérieusement démentie aujourd'hui par différentes enquêtes démographiques, et notamment celles de l'Institute for Jewish Policy Research de Londres sur les Juifs ultra-orthodoxes à travers le monde (mai 2022) et sur la population juive de Belgique (novembre 2022). Avec une moyenne de six à huit enfants par foyer, la population juive ultra-orthodoxe n'a cessé de croître mais elle risque surtout de devenir à court et à moyen terme la part la plus importante de certaines communautés juives de diaspora, dont celles de Grande-Bretagne, d'Autriche et de Belgique.

Comment expliquer que cette évolution démographique susceptible de changer fondamentalement

le visage de communautés juives de diaspora et de faire apparaître des tensions s'est faite sans que nous, la majorité des Juifs, ni religieux ni orthodoxes, n'y prêtons attention ? Sûrement parce que nous avons toujours entretenu à l'égard des Juifs ultra-orthodoxes un rapport oscillant entre rejet et fascination : ces « craignant-Dieu » nous paraissent rétrogrades et exaspérants mais nous ne parvenons pas à nous ôter de l'esprit qu'ils sont les gardiens d'une authenticité juive, même si nous la rejetons vigoureusement. Et au bout du compte, nous sommes convaincus que leur obscurantisme religieux n'est qu'un reliquat d'un passé voué à disparaître. Voilà pourquoi, bon gré mal gré, nous n'avons pas vu qu'ils ne disparaissent pas ni, ironie de l'histoire, que nous sommes en réalité le maillon faible de la démographie juive.

Un regard superficiel sur la formidable santé démographique des Juifs ultra-orthodoxes peut certes susciter l'enthousiasme de ceux qui attendaient que la courbe de croissance démographique juive de Belgique reparte enfin à la hausse. Mais malheureusement, cette hausse masque mal le désespérant déclin démographique des Juifs laïques, non religieux et traditionnalistes en Belgique. Par ailleurs, cette montée en puissance de communautés religieuses aussi fondamentalistes, ethnocentristes et repliées sur elles-mêmes n'est pas sans conséquence pour la majorité des Juifs sécularisés acquis aux valeurs de la modernité. La maxime des Sages du Talmud selon laquelle, il y a 70 façons d'interpréter la Torah n'a jamais impliqué la moindre tolérance du monde ultra-orthodoxe envers ceux qui ne vivent pas au rythme de la Halakha (loi juive). Les Juifs libéraux, traditionnalistes, non-pratiquants et laïques sont jusqu'à ce jour la cible de leurs pires anathèmes (trompeurs, pervers, ennemis de l'intérieur, etc.)

Nous voici donc face à une perspective guère réjouissante de croissance démographique juive susceptible de favoriser un judaïsme obscurantiste figé dans le passé et de porter préjudice à une diaspora sécularisée ayant pourtant marqué le 20<sup>e</sup> siècle de son empreinte. A défaut d'avoir un jardin du judaïsme luxuriant avec une diversité de fleurs et des plantes, nous risquons de nous retrouver dans une serre étouffante dont la seule fonction est la préservation d'une seule espèce rare. ☉



OPINIONS

- 03 L'ÉDITO – Nicolas Zomersztajn
- 05 L'HUMEUR – Joël Kotek

MONDE JUIF

- 07 Les Juifs de Belgique à la loupe du démographe – Nicolas Zomersztajn
- 12 Heureux comme un Juif aux pays des Kazakhs et des Kirghizs – Armand Schmidt

FÉMINISME

- 10 Toutes les religions sont sexistes – Sarah Borensztein

ISRAËL

- 14 Fauda, de Djennine à Molenbeek en passant par Tel-Aviv – Frédérique Schillo
- 16 Réforme judiciaire en Israël : le monde de la Défense sonne l'alarme – Frédérique Schillo

- 19 L'ŒIL DE MICHEL KICHKA
- 20 LE BLOC-NOTES D'ELIE BARNAVI  
A quelque chose malheur est bon.  
Peut-être
- 22 Israël, Etat de l'exil – Véronique Lemberg

MÉMOIRE

- 23 Henri Raczymow, écrire contre l'oubli et la perte – Nicolas Zomersztajn

CULTURE

LIVRES

- 26 Les nouvelles de Filigranes
- 28 Je lis, tu lis, ils écrivent – Henri Raczymow
- 29 Aurélien Bellanger sur les traces de Walter Benjamin – Laurent-David Samama

CINÉMA

- 30 The Big Lebowski, farce casher – Laurent-David Samama
- 32 Le Brussels Jewish International Film Festival 2023 – Florence Lopez-Cardozo

MUSIQUE

- 33 Burt Bacharach, un mensch de la pop-music – Gérard Bar-David

EXPO

- 34 L'art mémoriel d'Idel lanchelevici – Roland Baumann

VARIA

- 35 CARNET DE CUISINE  
Le Mafrour, un plat mijoté à la mode tripolitaine – Michèle Baczynsky
- 36 STRABISMES  
Juif ? – Noémi Garfinkel

AU CCLJ

- 37 PANORAMA DES ACTIVITÉS



**FONDATEUR**  
David Susskind

**DIRECTEUR DE PUBLICATION**  
Joël Kotek

**RÉDACTEUR EN CHEF**  
Nicolas Zomersztajn

**RÉDACTION**  
Michèle Baczynsky  
Gérard Bar-David  
Roland Baumann  
Denis Baumerder  
Sarah Borensztein  
Jean-Yves Camus  
Johanna Cincinatis  
Noémi Garfinkel  
Michel Gheude  
Véronique Lemberg  
Florence Lopes Cardozo  
Camille Mathoulin  
Stéphane Meyer  
Henri Raczymow  
Alejo Steinberg

**RÉDACTION ISRAËLIENNE**  
Elie Barnavi  
Nathalie Hamou  
Frédérique Schillo

**FRANCE**  
Gérard Bar-David  
Laurent-David Samama

**ILLUSTRATEUR**  
Michel Kichka

**GRAPHISME**  
SIGN  
[sign.brussels](http://sign.brussels)

**IMPRIMERIE**  
Van Ruys Printing SA  
[www.vanruys.be](http://www.vanruys.be)

**ADMINISTRATION**  
Kassiani Diamantis

**ÉDITEUR RESPONSABLE**  
Benjamin Beeckmans

**REGARDS**  
52, rue de l'Hôtel des Monnaies  
B-1060 Bruxelles  
Tél. 02/543.02.70  
Email [regards@cclj.be](mailto:regards@cclj.be)

**RÉGIE PUBLICITAIRE**  
[regie@cclj.be](mailto:regie@cclj.be)

**RETROUVEZ REGARDS SUR INTERNET**  
<http://www.cclj.be/regards/>  
[www.facebook.com/CentreCommunautaireLaïcJuif](https://www.facebook.com/CentreCommunautaireLaïcJuif)

**ABONNEMENT**  
BELGIQUE 79 €  
EUROPE +12 € -/ Monde +32 €  
COMPTE BE48 3100 7662 4127  
Mention CCLJ asbl - Regards

**DIRECTRICE GÉNÉRALE DU CCLJ**  
Emmanuelle Einhorn

**CONSEIL D'ADMINISTRATION**  
Benjamin Beeckmans, Président

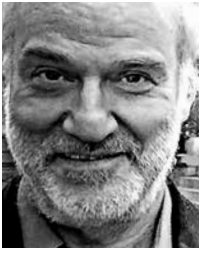
Monique Chalude  
Jean-Jacques Deleeuw  
Liora Gancarski  
Menia Goldstein  
Henri Gutman  
Joël Kotek  
Renée Lewkowitz  
Ronald Reich  
Claire Rozen  
Michèle Szwarcbart  
Evelyne Trebitsch  
Sarah Unger  
Willy Wolsztajn



Avec le soutien de la Fondation du judaïsme de Belgique



Avec le soutien de la Direction générale de la Culture - Service général de la Jeunesse et de l'Éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



# Le syndrome Bar Kokhba

PAR Joël Kotek  
DIRECTEUR DE PUBLICATION

**N**otre monde n'est plus. D'Est en Ouest. Du Nord au Sud. Comme au temps de la guerre dite froide, nous nous retrouvons plongés dans un conflit civilisationnel qui oppose des régimes totalitaires à des démocraties, les nôtres, certes imparfaites, mais irremplaçables. Oui, nous vivons une guerre de civilisation, un conflit de valeurs : à suivre, en effet, Vladimir Soloviev, le propagandiste en chef de la télévision russe, l'opération spéciale contre l'Ukraine ne serait qu'une « contre-attaque » lancée en réponse au « génocide » de ceux qui refusent les valeurs LGBT-nazies-transgenre. L'Union européenne savamment rebaptisée « Gayropa » n'entend-elle pas imposer ses mœurs sexuelles décadentes à la Sainte Russie ?

Hélas, contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, cette fracture, peut-être fatale, n'est pas seulement d'ordre géopolitique. Elle est aussi politique pour frapper aussi nos sociétés en interne. Ces dernières années, en effet, on constate à l'intérieur même de nos systèmes politiques une forte poussée de mouvements populistes, de droite comme de gauche qui, sans se concerter pour autant, se rejoignent sur une égale volonté de restreindre l'Etat de droit, d'annuler les opposants, de limiter la liberté d'expression, de réduire les droits des minorités, ici ethniques et sexuelles, là culturelles et politiques. Si la fracture entre souverainistes et européistes est particulièrement visible en Europe centrale et orientale, elle n'en est pas moins réelle au sein même des Etats fondateurs de l'Europe. Ici, aussi, tout comme dans les années Trente, des partis extrémistes n'ont de cesse de saper les fondements de la démocratie libérale. Pour preuve, la fascination qu'exercent les « traits de caractère » fondamentaux du poutinisme tant à l'extrême droite (cf. VB, VOX, RN) qu'à l'extrême gauche (cf. Die Linke, PTB, LFI). On se souviendra qu'en mars 2015, Jean-Luc Mélenchon avait traité l'opposant Boris Nemtsov de « *voyou politique* », juste... après son exécution par balles à quelques mètres de la place Rouge. Aucune société occidentale n'échappe donc à cette nouvelle *kulturkampf* aux allures de guerre civile. Aucun peuple, aucun pays n'est épargné par cette fracture entre Anciens et Modernes. Pas moins l'Etat d'Israël que la Hongrie. Pas moins les Juifs que les Français. Sinon davantage. Comme oublier que les chantres de l'illibéralisme que sont les Zemmour, Soloviev et Ben Gvir ne sont pas moins juifs que les apôtres de l'ouverture que sont que sont Raphaël Glucksman, BHL ou encore Zelenski.

En Israël aussi des leaders d'extrême droite s'ingénient à esquisser, à la suite de Bolsonaro, Trump, Orban ou encore Poutine, les contours d'un programme de contre-révolution civilisationnelle que l'on pourrait résumer par le triptyque poutinien de « Famille, Patrie, Religion ». Cet agenda politico-religieux que Ben Gvir,

Smotrich et Cie s'approprient à imposer aux Israéliens, si nécessaire par la contrainte, a de quoi interroger tout Juif attaché à la survie du seul Etat juif de notre planète. Comment ignorer, en effet, que l'alliance du religieux et du politique s'est toujours révélée néfaste, sinon catastrophique pour le peuple juif, et ce, à la rare exception de la séquence maccabéenne. Pensez aux rêves fous des zélotes de la Première révolte contre Rome. Sous le couvert de la Providence divine, ces Juifs messianiques pensaient sincèrement pouvoir vaincre l'empire le plus puissant jamais constitué dans notre aire civilisationnelle. Mal leur a prit. Les conséquences de leur révolte furent désastreuses et ce, « *sur près de 60 générations* » comme le souligna fort justement, en 1896, Théodor Herzl, le très laïque inventeur du sionisme politique lors d'un discours prononcé à Vienne. On ne le sait que trop, la Seconde révolte, celle de Simon Bar Kokhba, eut des conséquences bien plus délétères encore ; Rome décidant notamment de rebaptiser la Judée du nom de ses pires ennemis, les Philistins. Qu'on se le dise, le messianisme, de Bar Kokhba à Sabbatai Tzvi, constitue pour les Juifs une arme de destruction massive. C'est aussi ce que tenta de rappeler dès les années 1980, Yehoshafat Harkabi, un ancien chef du renseignement militaire israélien, alors professeur en relations internationales de l'Université Hébraïque de Jérusalem. Inquiet de la montée de l'irrationalisme religieux, ce spécialiste du monde arabe publia en 1980 un brûlot dénonçant précisément ce qu'il qualifiait de « Syndrome Bar Kokhba ». A ses yeux, le « héros » de la Seconde révolte contre Rome n'était qu'un nationaliste irresponsable pour avoir entraîné les Judéens dans un « suicide national ».

Or, il se trouve aujourd'hui en Israël des hommes politiques pétris des mêmes rêves nationalistes et millénaristes, bref des épigones de ces zélotes suicidaires en quête du Grand Soir. Ces exaltés du Troisième temple devraient y réfléchir à deux fois. S'il est possible que Dieu existe et qu'il ait tissé une relation spéciale avec le peuple juif, il est en revanche certain que cette relation est des plus paradoxales. Comment nier, en effet, que la Providence s'est toujours refusée aux Juifs, surtout aux pires moments de leur histoire. Où donc était *Hashem* au moment de la destruction des Royaumes d'Israël (-720) et de Judah (-586), de la destruction du Second Temple (70), de la seconde révolte (135) et surtout de la Shoah ? Tout « élu » ou « choisis » que nous serions, il paraît périlleux au regard de notre expérience historique de compter sur une intervention divine « last minute ». L'histoire tourmentée du peuple juif en appelle à la raison plutôt qu'à la passion, à la prudence plutôt qu'à l'exaltation. Au risque d'une énième catastrophe annoncée. ☉



BASTOGNE WAR MUSEUM  
LIVING MEMORY OF THE ARDENNES

# SOMMES-NOUS ENCORE CAPABLES DE NOUS DÉFENDRE ?

## LA DÉMOCRATIE FACE À SES ENNEMIS



# COLLOQUE

BASTOGNE WAR MUSEUM

# 21.4.2023



PROGRAMME  
COMPLET

tempora<sup>®</sup>

Bastogne  
Living Memory of the Ardennes

LES  
RENDEZ-VOUS  
DU BASTOGNE WAR MUSEUM



# Les Juifs de Belgique à la loupe du démographe

L'Institute for Jewish Policy Research de Londres a publié en novembre 2022 une vaste enquête démographique sur la population juive de Belgique. Confirmant les différences énormes entre les populations juives d'Anvers et de Bruxelles, elle prévoit également une croissance démographique très élevée des Juifs ultra-orthodoxes. Si cette évolution se confirme, elle modifierait considérablement le visage de la judaïcité belge.

PAR Nicolas Zomersztajn



## Ci-dessus

Juifs ultra-orthodoxes d'Anvers.

La Belgique est apparue depuis des années comme un « trou noir » des études démographiques juives. Les estimations de la population juive ont longtemps reposé sur une bonne dose de conjectures et les caractéristiques sociales et culturelles des Juifs de Belgique étaient peu connues. Les choses ont heureusement changé grâce à la vaste enquête menée entre 2020 et 2021 par le célèbre démographe israélien de l'Université hébraïque de Jérusalem Sergio Dellapergola et son collègue anglais, Daniel Staetsky, démographe et statisticien actuellement chercheur à l'Institute for Jewish Policy Research (JPR) de Londres. Grâce à la collaboration des institutions juives de Belgique, ces deux démographes ont enfin pu dresser le profil démographique de la population juive de Belgique dans une enquête dont les résultats ont été publiés en novembre 2022. « *Nous nous appuyons sur plusieurs sources pour notre évaluation de la taille actuelle de la population juive de Belgique* », explique Daniel Staetsky lors de la présentation de son enquête en →

décembre dernier aux responsables communautaires bruxellois. « Chacune d'entre elles envoie un signal particulier sur la taille possible de la population juive de Belgique. Le nombre de décès, de naissances, de ménages, d'élèves dans n'importe quel cadre éducatif obéit à certains schémas et contraintes démographiques et suggère des limites supérieures et inférieures aux chiffres de la population. En raison de l'existence et de la cohérence de ces schémas, tout nombre observé de décès annuels, par exemple, peut être interprété comme le signal d'une population d'une certaine taille et ne peut être significativement supérieur ou inférieur ».

### Environ 29.000 Juifs de Belgique

En combinant ces divers signaux indépendants, ils ont pu aboutir à une seule estimation empiriquement étayée d'environ 28.900 Juifs pour 2021. Ce chiffre correspond à ce qu'ils qualifient de « noyau dur » de la population juive, c'est-à-dire les personnes qui s'identifieraient comme juives si on leur posait la question, par exemple dans une enquête ou un recensement. Si l'on ajoute les personnes qui ont des parents juifs mais ne s'identifient pas comme telles, l'estimation passe à 35.000 Juifs. Si l'on prend en compte tous les non-Juifs qui ont des liens familiaux avec des Juifs et qui ont le droit de s'installer en Israël en vertu de la loi du retour, la population totale des Juifs et des personnes ayant des liens avec les Juifs s'élève à 46.000 personnes.

Selon cette enquête, la majorité des Juifs de Belgique vit à Anvers (environ 16.000, soit 56% de la population juive totale), et à Bruxelles et dans ses environs (environ 11.000, soit 39%). En dehors de ces deux zones, la présence juive est probablement de l'ordre de 1.000 à 2.000 personnes, soit 5 % de la population juive belge. La concentration des Juifs dans les deux grands centres urbains du pays contraste fortement avec le modèle qui prévaut dans la population belge. Alors que 95% des Juifs vivent dans les régions de Bruxelles et d'Anvers, seuls 20% de la population belge totale y vivent.

### Anvers l'ultra-orthodoxe...

Le sous-titre de cette enquête « Un portrait démographique et social de deux populations » met d'emblée en exergue l'existence de deux populations juives, celle de Bruxelles et celle d'Anvers, aux caractéristiques religieuses, sociales et culturelles très différentes les unes des autres. Les intuitions de nombreux observateurs ont été évidemment confirmées par cette enquête : la population juive anversoise est très majoritairement religieuse et pratiquante puisque 63% des Juifs d'Anvers sont ultra-orthodoxes et 19% sont orthodoxes. A Bruxelles, la situation est en revanche diamétralement opposée : la présence orthodoxe est marginale (3%) et celle des ultra-orthodoxes est quasi inexistante (1%). La capitale belge possède effectivement une population juive largement sécularisée et laïcisée puisque 38% d'entre elle se considèrent comme « simplement juives » et 35% se revendiquent « traditionalistes ». Qu'y a-t-il derrière ces deux dernières catégories étiquettes ? « Les personnes qui s'identifient comme « simplement juives » sont généralement peu enclines aux rituels faciles et très peu enclines aux rituels exigeants », précise Daniel Staetsky. « Celles qui s'identifient comme traditionalistes sont attachées aux rituels faciles (célébrations des grandes fêtes juives comme Pâque, Rosh Hashana et Yom Kippour) et en même temps

proches de « simplement juives » en ce qui concerne le non-respect strict de Shabbat, des prières quotidiennes, leur présence régulière à la synagogue, le bain rituel et de toutes les prescriptions religieuses rythmant leur vie quotidienne. Pour le reste, notamment le respect des prescriptions alimentaires (la cacherout), elles se situent en fait à mi-chemin entre les Juifs orthodoxes et les « simplement juifs » en termes de portée de ces prescriptions ». On peut considérer qu'il y a d'un côté Anvers la pieuse et de l'autre Bruxelles la laïque, à tout le moins la non-religieuse dans la mesure où 73% des Juifs de Bruxelles sont « simplement juifs » et traditionalistes. Si l'on ajoute les 15% de Juifs libéraux et réformés présents à Bruxelles, cela donne une judaïcité bruxelloise non-orthodoxe largement majoritaire (88%) par opposition à celle d'Anvers où les traditionalistes et les « simplement juifs » ne représentent que 16% !

### Bruxelles la non-pratiquante

Cette configuration bicéphale de la judaïcité belge n'est pas sans conséquence sur des aspects religieux, sociaux et culturels fondamentaux de l'identité juive. Ainsi, en ce qui concerne la hiérarchie de ces aspects, le contraste entre les Juifs de Bruxelles et ceux d'Anvers est significatif. Le plus flagrant porte sur la croyance en Dieu et la pratique religieuse qui en découle. Etant donné les profils religieux de ces sous-populations, la croyance en Dieu est assez centrale pour l'identité juive à Anvers, alors qu'elle est plus marginale à Bruxelles, plus séculaire. Il convient également de noter que les aspects de la mémoire (souvenir de la shoah) et les préoccupations existentielles (antisémitisme) sont très importants dans les deux contextes géographiques. Même si à Bruxelles ils occupent le sommet de la hiérarchie des aspects très importants, une majorité absolue à Anvers considère ces aspects comme très importants aussi. Ils sont simplement éclipsés par les aspects religieux (croire en Dieu, partager les fêtes juives en famille). A Anvers, la majorité absolue des Juifs observe toutes les pratiques juives répertoriées. En revanche, à Bruxelles, la majorité n'assiste qu'au seder de Pessah et ne jeûne qu'à Yom Kippour. En effet, seuls 10% environ vont à la synagogue chaque semaine et mangent casher à la maison, et seuls 5% des Juifs de Bruxelles n'allument pas les lumières le jour du shabbat. « Pourtant, ce faible niveau d'observance du shabbat parmi les Juifs de Bruxelles ne signifie pas qu'ils ne le marquent d'aucune manière. Au contraire, près de 40% allument des bougies du shabbat le vendredi soir », nuance Daniel Staetsky. Il est à noter que le classement des différents rituels juifs est le même dans les deux grandes communautés, malgré l'écart substantiel dans la fréquence et l'intensité d'observance. Enfin, il est important de relever que la prévalence de la pratique de la circoncision a pu être établie sur la base des sources administratives de la communauté juive belge, à savoir les registres tenus par les mohelim (personnes pratiquant traditionnellement la circoncision). Il en découle un respect quasi unanime de cette pratique : 95% des enfants juifs de sexe masculin en Belgique sont circoncis.



La religiosité des Juifs d'Anvers et la sécularisation élevée des Juifs de Bruxelles se manifeste aussi lorsque le profil éducatif des Juifs est envisagé. De manière générale, La proportion d'adultes juifs belges ayant suivi un enseignement universitaire (60%) est plus élevée que celle de la population belge (41%). Ce schéma, et l'ampleur de la différence, s'observent également dans toute la diaspora juive actuelle. Cependant, il existe une différence significative dans le niveau d'éducation entre les populations juives d'Anvers et de Bruxelles : 80% des adultes juifs de Bruxelles ont un diplôme universitaire, soit deux fois que ceux d'Anvers parmi lesquels seuls 39% sont titulaires d'un diplôme de ce type. La domination numérique des Juifs ultra-orthodoxes à Anvers explique cette disproportion : seuls 29% d'entre eux ont atteint un niveau d'études universitaire même s'ils sont nombreux à posséder une éducation religieuse très poussée.

### Six enfants par femme !

Enfin, s'il y a bien un domaine où la différence entre Anvers et Bruxelles est non seulement flagrante mais présente un enjeu démographique majeur : le taux de fécondité, c'est-à-dire le nombre moyen nombre moyen d'enfants attendus d'une femme. Celui des Juifs de Belgique est globalement beaucoup plus élevé que celui de la population belge. En 2020, il était estimé à 3,6 enfants par femme alors que celui de la population belge est de 1,6. Les Juifs de Bruxelles ont un taux de fécondité évidemment inférieur (1,8 enfants) à ceux des ultra-orthodoxes d'Anvers. La fécondité relativement élevée de la population juive de Belgique s'explique à nouveau par la forte présence des Juifs ultra-orthodoxe à Anvers dont le taux de fécondité est de six enfants par femme ! « *Ce qui ressemble aux niveaux observés chez les Juifs ultra-orthodoxes au Royaume-Uni, et probablement un enfant de moins que dans le même groupe en Israël* », fait remarquer Daniel Staetsky.

En ce qui concerne la mortalité, l'espérance de vie des Juifs de Belgique est plus élevée que celle de la population totale de la Belgique. À cet égard, il n'y a pas de différence entre les Juifs religieux et non-religieux, ni entre les Juifs de Bruxelles et d'Anvers. Les estimations de cette enquête démographique montrent que l'espérance de vie à la naissance des hommes juifs en Belgique est d'au moins 81,5 ans, et celle des femmes juives de 85,0 ans. Ces chiffres sont supérieurs aux niveaux observés dans la population totale de la Belgique, où l'espérance de vie des hommes est de 79,1 ans et celle des femmes de 83,7 ans. « *Cette observation d'une longévité relativement élevée par rapport aux populations environnantes a été observée pendant de nombreuses années et dans différentes communautés juives de diaspora, et a été attribuée au statut socio-économique relativement élevé des Juifs ainsi qu'à certaines caractéristiques comportementales ancrées dans la culture et l'histoire politique juives* », assure Daniel Staetsky. « *Des recherches antérieures sur les différences de mortalité en fonction de la religiosité chez les Juifs ont montré que les niveaux de longévité des Juifs ultra-orthodoxes et des Juifs non-religieux sont comparables. Nos données indiquent également que les Juifs de Bruxelles et d'Anvers sont similaires en ce qui concerne les niveaux de longévité* ».

### Dé-sécularisation des Juifs par la démographie

Plus les Juifs sont religieux, plus ils font d'enfants, pourrait-on dire. Cela peut paraître schématique voire lapidaire mais c'est clairement ce constat que peut tirer tout lecteur de ce document précieux. Car selon ses auteurs, la population juive de Bruxelles connaît une croissance proche de zéro. Le nombre de naissances dans cette population est très proche du nombre de décès. En revanche, la population juive d'Anvers, majoritairement ultra-orthodoxe, présente un excédent important de naissances par rapport aux décès. Cette population juive très religieuse apparaît donc comme le moteur de la croissance de la population juive belge dans son ensemble et il est plus que probable qu'une croissance positive y soit observée au cours du prochain quart de siècle grâce à elle. « *Alors que la population juive de Bruxelles peut stagner ou décliner, la forte proportion de Juifs ultra-orthodoxe à Anvers, avec ses taux de fertilité élevés et sa structure démographique jeune, indique un potentiel de croissance important. Si cela devait se produire, cela pourrait porter la population juive belge à environ 40.000 personnes, soit retrouver la taille estimée dans les années 1960 et 1970* », estime Daniel Staetsky. « *Cela signifierait également que la population juive belge pourrait subir une nouvelle dé-sécularisation par la démographie, un processus qui est également en cours en Autriche et au Royaume-Uni : la proportion d'ultra-orthodoxes et la part d'Anvers parmi les Juifs belges devraient encore augmenter* ». D'autres études de ce type portant sur d'autres communautés juives de diaspora et d'Israël ont confirmé cette tendance : les effets globaux de cette dynamique de croissance démographique conduisent à un scénario dans lequel la proportion de Juifs ultra-orthodoxes dans la population juive mondiale passera de 14% aujourd'hui à 23% en 2040.

Si les Juifs d'Europe, d'Amérique et d'Israël ont massivement choisi la voie de la modernité au 20<sup>e</sup> siècle, de nombreux indicateurs contenus dans cette étude montrent que cette orientation risque d'être remise en cause par la démographie. La modernité et la laïcité ne seraient donc plus les voies royales qu'empruntera une portion de plus en plus importante, certes encore minoritaire, du peuple juif. Dans son essai *Les religieux hériteront-ils de la terre ? (Shall the Religious Inherit the Earth ? : Demography and Politics in the Twenty-first Century)* publié en 2010, le politologue canadien Eric Kaufmann avait déjà étudié les implications du déclin de la sécularisation libérale face à la montée du conservatisme religieux et leur signification pour l'avenir de la modernité occidentale en s'appuyant sur des recherches démographiques, et notamment sur le taux de fécondité. De nombreux démographes se sont parfois lourdement trompés lorsqu'ils ont émis des prédictions à long terme. Il n'empêche que qu'à court et moyen terme, les Juifs ultra-orthodoxes seront plus nombreux, plus présents et plus visibles parmi la population juive de Belgique. ☉

L'enquête « *Jews in Belgium: a demographic and social portrait of two Jewish populations* » est consultable sur <https://www.jpr.org.uk/>

# Toutes les religions sont sexistes

Après *La Paix des sexes*, Tristane Banon poursuit sa réflexion féministe avec *Le Péril Dieu* (Editions de L'Observatoire). Un essai très logiquement sous-titré *Toutes les religions sont sexistes*, qui s'attaque au nœud du problème que bien des néo-féministes semblent avoir oublié : la religion.

PAR Sarah Borensztein

**D**epuis la vague #MeToo, il ne se passe pratiquement pas un jour sans que la condition de la femme ne soit questionnée quand on juge que l'égalité n'est pas atteinte. Mais curieusement, les thèmes abordés, au-delà d'être souvent risibles tant ils sont anecdotiques, font presque systématiquement l'impasse sur le monde religieux. Et cet écueil, Tristane Banon a décidé d'y remédier.

La liberté du corps, les règles, la contraception, la grossesse, l'avortement, le culte de la virginité, l'institution et la codification du mariage, dans *Le Péril Dieu*, l'auteur traverse tous les sujets de la vie d'une femme et leur histoire dans les trois monothéismes. Son prisme de lecture passe, entre autres, par ce qui, pour elle, reste un point névralgique du sexisme religieux : la gestion du patrimoine et de l'héritage. De là, découleraient toute une série d'enjeux de pouvoir, de politique et de géopolitique.

Tout au long du livre, elle explore avec nous des moments charnières de l'histoire du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Si, dans un premier temps, le rythme soutenu du livre, sautant d'un lieu à l'autre du globe et d'une tradition à une autre, peut quelque peu décontenancer, il a toute sa logique et sa légitimité. Car l'objet est, précisément, de jeter des ponts entre ces différents territoires, et de tracer des parallèles entre les Histoires de différents pays dans leur lutte pour l'émancipation des femmes à travers la lutte contre l'autorité religieuse.

Si dans l'actualité, il est régulièrement question de l'entrisme idéologique de l'islamisme, il ne s'agit pas ici de dire au monde musulman « Bon, nous, on a évolué, c'est votre tour ! » Il s'agit de montrer que l'Histoire des hommes est faite de balanciers et que dans toutes les cultures, les liens entre religion et pouvoir se font et se défont au gré des siècles. « *Alors il convient de rappeler que quand « Dieu » est érigé en maître à penser politique, c'est la femme qui, la première, courbe l'échine* », nous met en garde l'auteur. On l'observe aux Etats-Unis, en Pologne et en Hongrie, où l'on cherche misère à l'avortement, et on l'a également constaté récemment à Jérusalem, où le Shas a tenté (en vain) de faire passer un délit d'impudeur pour les environs du Kotel (mur des Lamentations).

Reste que, depuis les années 2000, c'est bien souvent l'islam qui se retrouve sous les projecteurs. Les tentatives d'imposer le voile en des endroits où les signes



religieux ne sont pas autorisés se multiplient, la banalisation d'un vêtement qui est tout sauf banal et les procès en racisme envers ceux qui critiquent une idéologie, les points de tensions sont légion dans le débat public. Il en fut de même avec le monde chrétien, que la France (comme la Belgique) n'a pas ménagé ! Un monde qui s'est opposé avec violence à la dépénalisation de l'avortement, et qui, comme nous le rappelle Tristane Banon, continue de le faire en la personne du pape François. Un pape qui ose comparer, sans sourciller, l'avortement thérapeutique aux pratiques des nazis. Rien que ça.

## L'impossible intersection

Nombre de commentateurs s'accordent sur le constat : L'islam est un des angles morts du féminisme intersectionnel. Pour ces militants, la communauté arabo-musulmane faisant partie des groupes discriminés, il est délicat d'aller dénoncer le patriarcat niché dans la tradition islamique. Alors on tente, un peu sottement et avec un aveuglement idéologique flagrant, de concentrer tous les maux sur le fameux mâle blanc hétérosexuel occidental. Et le monde occidental n'est effectivement pas en manque de gourous sexistes et misogynes. Mais ce que nos néo-féministes font mine d'oublier, c'est que la matrice de tout sexisme se trouve dans la religion. Dans *toutes* les religions.

Or, ce courant intersectionnel semble entretenir des liens étranges avec l'islam. Tristane Banon évoque ainsi le cas de l'association française Lallab, féministe et antiraciste, souhaitant défendre les droits des femmes musulmanes victimes d'oppressions, mais « *[semblant] plus prolifique et franche* » pour les défendre lorsqu'elles souhaitent se voiler en pays démocratique que lorsqu'elles se dévoilent au péril de leur vie. Association qui, souligne encore Tristane Banon, rejetterait « *le droit à l'avortement, l'égalité des sexes, le droit des femmes à disposer de leur propre corps... au motif qu'il faut respecter leur culture religieuse* ».

Aux Etats-Unis, rappelons-nous que c'est autour de la *Women's March* qu'il y a eu malaise. L'actrice Alyssa Milano, une des premières à avoir dit « MeToo », avait refusé de prendre la parole à une marche en 2018, estimant que les organisatrices devaient clarifier leurs positions vis-à-vis de l'antisémitisme. Deux figures de proue de la marche étaient soupçonnées de proximité avec Louis Farrakhan, le leader fanatique de Nation of Islam (un groupe religieux et suprémaciste prônant le nationalisme noir) dont les diatribes évoquant les *Juifs satanistes* laissent, en effet, songeur... Il ironisera même dans un tweet : « *Je ne suis pas anti-Sémite. Je suis anti-Termite* »<sup>1</sup>.

Enfin, soulignons que l'idéologie intersectionnelle est régulièrement mise en avant par la chaîne AJ+, qui n'est autre qu'un média... qatari !<sup>2</sup> Ce n'est pas une blague. Le Qatar nous donne des leçons de lutte contre les discriminations. Un peu comme si le Vatican critiquait la bigoterie ou que la Corée du Nord défendait les droits de l'Homme. Il y a, décidément, quelque chose qui ne tourne pas rond au royaume néo-féministe. Car s'il est une chose que le féminisme ne peut être, c'est religieux ou communautaire.

### Religions et modernité

Il est à noter que Tristane Banon a la rigueur intellectuelle de souligner également les « modernités » ou tentatives de modernité dans les différents cultes. Elle rappelle ainsi que le moment où l'islam introduit la possibilité pour une fille d'hériter de la moitié de ce dont hérite son frère est, en réalité, une avancée pour l'époque où le texte prend place, puisque la femme n'y avait souvent droit à rien *du tout*. L'auteur ajoute que

le judaïsme, de son côté, a bataillé en interne au Moyen-Âge pour faire interdire la polygamie. Entendons-nous bien, il n'est pas question dans cet ouvrage de se livrer à la mauvaise habitude du discours apologétique. Le rabbin Delphine Horvilleur l'a rappelé plus d'une fois : chercher du féminisme dans nos textes religieux est une aberration et un anachronisme. Mais il est bon, pour mener ces débats, de pouvoir voir quand des religions ont fait bouger les lignes dans le bon sens.

Beaucoup de pratiques se sont construites en rupture avec une façon de vivre qui avait cours dans un temps donné. Parfois pour le pire, mais parfois aussi pour le meilleur. Tristane Banon nous rappelle, par exemple, qu'au 12<sup>e</sup> siècle, Maïmonide introduit dans la loi la notion de *viol conjugal*, soit pas moins de huit siècles avant son entrée dans le Code pénal en France. Mais, on le sait, s'il est vrai que les relations conjugales sont assez codifiées et que le désir (sexuel notamment) de la femme est un réel sujet dans les textes de la tradition juive, l'égalité a encore du chemin à faire. Car, bien évidemment, le problème du *guet* reste toujours d'actualité. Et si Israël a mis au point toute une batterie de stratégies (y compris la prison) pour faire pression sur les maris récalcitrants, il n'en est pas de même dans les autres pays.

L'auteur du *Péril Dieu* nous rappelle aussi les coups de modernité connus par le monde musulman. Comme le premier congrès musulman panrusse, organisé par Lénine le 1<sup>er</sup> mai 1917 à Moscou. Interdiction de la polygamie, interdiction du mariage des petites filles et interdiction de l'obligation du voile, les mesures prises furent importantes, mais surtout, nous raconte l'auteur, eurent un écho dans le monde musulman du 20<sup>e</sup> siècle, qui vit naître à cette époque des associations féministes sensibles à ce qui se passait en Russie. Entre la République laïque de Mustafa Kemal et l'Union féministe égyptienne de Hoda Shaarawi, Tristane Banon retrace bien à quel point s'imaginer l'histoire d'une culture ou d'une religion comme linéaire n'a pas de sens.

### Regarder son héritage dans les yeux

Il est évidemment toujours désagréable de lire l'historique peu flatteur de sa tradition religieuse. Quel que soit son degré de religiosité ou de (non)croyance, si l'on est un peu attaché à cet héritage, cela fait toujours un peu mal de s'en entendre souligner les errances et zones d'ombres. On aimerait le croire tout entier lumineux : « Chez nous, c'est différent ! ».

Et il y a une bonne raison à cela. C'est qu'au-delà du discours apologétique, chacun grandit dans un milieu particulier qui ne lui donne à voir de sa tradition qu'une fraction de ce qui la compose. Quand on évolue dans un milieu religieux ouvert, moderne et en paix avec l'altérité, il est difficile d'accepter que les fous de Dieu sont « de lointains parents » ayant hérité des mêmes textes que nous.

Voilà pourquoi un livre comme celui de Tristane Banon est absolument vital pour assainir nos échanges souvent pénibles sur la matière confessionnelle. Le travail est fouillé et abondamment documenté, et c'est à la fois sans langue de bois mais avec une empathie qui semble la caractériser qu'elle parvient à traiter ce sujet éminemment casse-gueule. ☺

<sup>1</sup> <https://www.i24news.tv/fr/actu/international/ameriques/188241-181108-alyssa-milano-tance-le-silence-du-mouvement-la-marche-des-femmes-face-a-l-antisemitisme>

<sup>2</sup> « AJ+ Qatarstrophique ! », *Franc-Tireur*, n° 57, mercredi 14 décembre 2022.

# Heureux comme un Juif au pays des Kazakhs et des Kirghizs

Même pendant les troubles les plus sanglants qui ont touché ces anciennes républiques soviétiques d'Asie centrale au cours des dernières décennies, les Juifs du Kazakhstan et du Kirghizstan ont été plutôt épargnés par la violence et ont peu souffert de l'antisémitisme en dépit d'une propagande islamiste très hostile aux Juifs.

PAR Armand Schmidt



©Shutterstock

### Ci-dessus

Monument érigé en mémoire des Juifs morts dans les camps de Karlag au Kazakhstan, un des plus grands goulags de l'URSS.

Sur Rayimbek, à la périphérie d'Almaty, zone où se côtoient garages et entrepôts, face à un centre commercial, on aperçoit, bien en évidence – photo et lettres hébraïques – le Centre Chabad. On ne peut s'empêcher de se poser la question ce qui a poussé ce mouvement hassidique, généralement implanté au centre des villes, à s'installer dans un zoning aux allures industrielles. La réponse est simple : à moins de 300 m se trouve la tombe de Levi Yitzhak Schneerson (1878-1944), le père de Menachem Mendel Schneerson (1902-1994), dernier rebbe des Loubavitch.

Si à certains égards, le Kazakhstan et le Kirghizstan se distinguent, notamment en taille - le Kazakhstan est par sa superficie le 7<sup>e</sup> pays le plus grand au monde pour moins de 20 millions d'habitants, les points com-

muns sont multiples : situés sur la route de la soie (« Jibek Jolou »), dominés par les Russes, d'abord au sein de l'Empire tsariste au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, ensuite en tant que républiques soviétiques et enfin indépendants après l'éclatement de l'URSS. Bien qu'officiellement laïques, l'islam est la religion principale – 72% au Kazakhstan, 90% au Kirghizistan – sans être dominante : minarets discrets, vente libre d'alcool et pas d'appel à la prière par le muezzin. Viendront ensuite des Juifs ashkénazes d'origine russe, qu'ils soient déportés par Staline vers l'Asie centrale, ou qu'ils fuient les régions à l'ouest de l'URSS – Ukraine, Biélorussie, pays baltes – après l'invasion par l'armée allemande en 1941.

### **Kirghizistan, la « Suisse d'Asie Centrale »**

Dès le 4<sup>e</sup> siècle, des commerçants juifs du Caucase parcourent la Route de la Soie. Des Juifs originaires de Boukhara (Ouzbékistan) sont les premiers à s'installer au Kazakhstan, suivis au 17<sup>e</sup> siècle, par des conscrits de l'armée russe. Aucune synagogue ne date de cette période. Ce n'est qu'au 20<sup>e</sup> siècle que des Juifs ashkénazes furent exilés ou déportés en Asie centrale alors qu'ils vivaient surtout en Ukraine, Biélorussie et pays baltes, la « zone de résidence » où ils étaient cantonnés depuis le 18<sup>e</sup> siècle jusqu'à la révolution bolchévique de 1917. Parmi ces Juifs déportés au Kazakhstan, on peut citer le grand rabbin de Dnepropetrovsk (Ukraine), Levi Yitzhak Schneerson. En 1939, il a été arrêté par les autorités soviétiques pour ses prises de position contre les efforts du Parti communiste pour éradiquer l'apprentissage et la pratique du judaïsme en Union soviétique, et en particulier pour avoir distribué de la Matza aux Juifs de Dnepropetrovsk (anciennement Yekaterinoslav). Après avoir passé plus d'un an dans les prisons de Staline, il a été condamné à l'exil à Chiali, un village isolé du Kazakhstan. Peu avant sa mort, Levi Yitzhak Schneerson a pu s'installer à Almaty, où il a été chaleureusement accueilli par la petite communauté juive locale.

Almaty, principale ville du pays (2 millions d'habitants, où vivent environ 1.000 Juifs, a perdu en 1998 son statut de capitale au profit d'Astana, ville construite dans le style de Brasilia (sans la créativité d'Oskar Niemeyer) rebaptisée Nour Sultan, du prénom de l'ancien président Nazarbaïev à son départ du pouvoir en 2019. Sur décret de l'actuel président Kassym-Jomart Tokaïev, elle va récupérer son nom d'Astana. A l'instar d'autres centres Chabad, celui d'Almaty, ouvert en 2001, est formé d'un complexe comprenant, une synagogue, un magasin vendant des produits casher, une salle des fêtes, une mikveh (bain rituel) et un dortoir qui accueille les touristes juifs en manque de logement et/ou d'argent. Au cours d'un séminaire d'été, outre des cours sur Israël et le judaïsme, les jeunes apprennent à cuisiner des khalot de shabbat.

Le Kirghizistan possède quant à lui une constitution qui garantit l'égalité des droits et des libertés à tous ses citoyens même si cet Etat classé 72<sup>e</sup> pour la liberté de la presse (122<sup>e</sup> pour le Kazakhstan). Bishkek (ex-Frunze), sa capitale, ville aérée, avec de grands parcs, agréable à vivre, abrite la communauté juive la plus importante du pays. A Och, deuxième ville du pays, ont co-existé pendant de nombreuses années les Boukhariens (originaires d'Ouzbékistan), vus comme des étrangers et non acceptés par la société kirghize et les Ashkénazes résidant dans les zones européennes avec les Russes et les Tatars.

Au cours de la Première guerre mondiale, des prisonniers juifs des armées allemande et austro-hongroise sont déportés au Kirghizistan pour travailler dans les mines de charbon, à des projets d'irrigation et la construction du chemin de fer. Dans les années qui suivent, un institut juif est créé pour mettre fin à l'analphabétisme des communautés juives locales et préserver la culture boukharienne. En 1941, plus de 20.000 Juifs ashkénazes, fuyant la Russie, l'Ukraine, la Biélorussie et la Pologne, se réfugient au Kirghizistan, parmi eux l'actrice Ida Kaminska et sa Compagnie du théâtre juif de Varsovie. Voyant dans la religion un rôle fédérateur dans la lutte contre l'Allemagne nazie, les autorités soviétiques autorisent l'établissement d'une synagogue à Bishkek où, jusque début des années 1950, des services religieux séparés pour les Juifs d'orient et les Juifs ashkénazes ont lieu, avant d'être interdites par Staline.

L'association Menorah, centre de la vie juive, publie le journal *Ma'ayan*, organise des activités sportives, abrite un groupe de théâtre et de danse, une bibliothèque. Une école juive, PriEtz-Haïm, dirigée par Vladimir Kritsman, fournit un programme éducatif comprenant à la fois des matières profanes et religieuses, accueille 130 élèves, dont une majorité d'enfants juifs, mais pas exclusivement.

### **Bonnes relations avec Israël**

Les Juifs interrogés sur leur situation, sont unanimes quant à l'absence de mouvements ou de manifestations antisémites, même en cas de résurgence du conflit israélo-palestinien. Les explications varient : la tolérance des tribus nomades, habituées aux déplacements et au contact avec d'autres groupes ethniques et d'autres religions, ou les bonnes relations, principalement commerciales, entre Israël et ces deux pays. Le Kazakhstan vend à Israël son pétrole - 25% de ses importations – et achète la technologie et le savoir-faire israélien, notamment dans le domaine agricole. Et pourtant, ces pays ne sont pas à l'abri d'actes antisémites. En 1997, après l'arrestation au Kazakhstan d'un dirigeant syndical, juif Leonid Solomin, des journaux kazakhs s'en prennent à la « *juiverie internationale* » et aux « *sionistes* ». En 2010 un attentat à la bombe à la synagogue de Bishkek, le jour de Rosh Hashana, a causé des dégâts matériels. Des organisations telles que « Hizb ut-Tahrir », dans une tentative de faire du Kirghizistan une nation fondamentaliste islamique, ont distribué de la propagande antisémite, mais sans véritable impact sur les Kirghiz.

Après l'éclatement de l'URSS et la déclaration d'indépendance de ces pays (1991) de nombreux Juifs ont émigré vers Israël, pour des raisons économiques et également à cause de conflits militaires. Aujourd'hui, il y a une stabilisation de la population juive, mais à l'instar d'autres pays de la région, la mobilisation partielle (sic) décrétée par Poutine, a fait fuir de nombreux jeunes Russes, juifs et non-juifs qui affluent au Kazakhstan et au Kirghizistan. Ainsi Egor, informaticien originaire de Novosibirsk et son épouse, rencontrés dans les montagnes kirghizes, sont en attente d'un visa pour le Canada. Yohanan, consultant senior dans une entreprise d'Etat dans le secteur de l'énergie nucléaire, a quitté son poste et compte également émigrer en Israël. Il est à prévoir, que parmi ces jeunes Russes, certains s'établiront définitivement dans la région. ☺

# Fauda, de Djennine à Molenbeek en passant par Tel-Aviv

Série phénomène en Israël et dans le monde entier, *Fauda* a débarqué sur Netflix pour une quatrième saison endiablée qui nous entraîne au cœur du conflit israélo-palestinien, de Jérusalem au Liban et en Syrie, en passant par Molenbeek. Rencontre avec son créateur Avi Issacharoff.

PAR Frédérique Schillo

**De série confidentielle diffusée sur le câble en Israël, *Fauda* est devenue un immense succès international, en particulier dans le monde arabe. La quatrième saison s'est même hissée en tête des séries les plus vues au Liban. Vous attendiez-vous à pareil succès ?**

AVI ISSACHAROFF : C'est incroyable, on ne s'y attendait pas ! D'abord on était loin d'imaginer que la série pourrait être un succès en Israël, alors à l'international c'est inespéré. Je reste frappé par le fait que *Fauda* ait autant de vues dans le monde arabe. Les héros sont des combattants israéliens qui traquent des terroristes palestiniens, donc c'est surprenant que la série plaise tant. J'imagine que le public arabe est curieux de savoir ce qu'il se passe en Israël et dans les Territoires. Nous présentons les deux côtés du conflit de façon humaine et réaliste, c'est cela qui passionne. L'une des raisons du succès vient sans doute aussi du fait que la moitié de la série est en arabe. J'ai lu récemment dans un journal libanais [*L'Orient Le Jour*] que *Fauda* était la série « que les Libanais détestent adorer ». Après, j'ignore s'ils savent que Lior Raz [le héros] et moi sommes des vétérans de Douvdevan, une unité d'élite qui opère sous couverture en Cisjordanie. En tout cas je ne le cache pas.

**Dans la nouvelle saison, *Fauda* débarque à Molenbeek, où le capitaine Gabi Ayoub, chef de la Sécurité intérieure israélienne, est enlevé par une cellule terroriste liée au Hezbollah. Pourquoi ce choix de Molenbeek alors que la population musulmane y est en majorité sunnite ? S'est-il imposé à vous en raison de la globalisation du géant du streaming Netflix ?**

A.I. : Oui, nous avons choisi la Belgique car nous voulions transporter l'histoire en dehors d'Israël. Or, l'un des endroits les plus intéressants en Europe où le terrorisme est devenu un sujet majeur est bien Molenbeek. C'est là où ont grandi plusieurs membres du commando des attentats du Bataclan ; d'autres djihadistes partis combattre dans les zones de guerre en Syrie en sont originaires. Il est vrai que Molenbeek n'est pas un bastion chiite, mais le personnage d'Omar Tawalbe est un sunnite à l'origine, qui va embrasser la cause du Hezbollah. En réalité, nous n'avons pas pu tourner en Belgique pour des raisons de budget. Il était prévu de filmer la partie sur Molenbeek en Ukraine, mais la guerre a éclaté et

nous avons dû tourner en Hongrie. C'est la production hongroise qui s'est occupée du casting et je pense que les membres du groupe d'intervention de la police bruxellois sont plutôt bien choisis !

**Il y a quelques années, vous m'aviez dit avoir eu comme professeur de littérature au lycée la célèbre auteure de romans policiers Batya Gour (*Meurtre au kibboutz, Meurtre au Philharmonique...*). Est-ce elle qui vous a donné envie d'écrire de la fiction ?**

A.I. : Je dois avouer que Batya Gour ne me considérait pas comme un bon étudiant. Elle m'a donné de mauvaises notes en fin d'année ! Pendant longtemps, je n'ai pas pensé à la fiction, mais je voulais écrire sur le conflit, c'est certain. *Fauda* est né d'une discussion une nuit entre Lior et moi alors que nous étions en période de réserve à l'armée. Il m'a parlé de son rêve de faire un film et moi de celui d'écrire un livre. Deux semaines plus tard on s'est revu à Tel-Aviv et on a commencé à travailler sur le scénario. Mais cela a pris encore beaucoup de temps car nous n'avons essuyé que des refus auprès des chaînes de télé en Israël. Finalement YES a accepté et il a fallu attendre encore trois ans avant de voir la série à l'antenne.



**À quel point votre expérience d'ancien reporter des affaires arabes pour Haaretz et d'ancien membre des mistaaravim (sous couverture) vous inspire dans l'écriture de Fauda ? Je pense par exemple à votre blessure lors d'une mission spéciale dans la région de Hébron en janvier 1994. Le médecin qui vous a soigné était Baruch Goldstein, qui allait massacrer 29 Palestiniens au Tombeau des Patriarches un mois plus tard. Est-ce le genre de situation qui peut être transposée dans la série ?**

**A.I. :** Mon vécu est une source d'inspiration mais *Fauda* ne repose pas sur mon expérience personnelle. Lior et moi puisons dans nos histoires et on s'inspire beaucoup de faits réels. C'est ce qui rend *Fauda* si réaliste : tout ce qu'on y voit est arrivé dans la réalité. La quatrième saison est basée sur l'histoire vraie d'un membre du djihad islamique, présenté comme un « combattant de la liberté » par ses proches. Une nuit, il a dû être exfiltré de Cisjordanie car sa situation était devenue trop risquée. C'est à ce moment que sa famille a compris qu'il collaborait avec le Shin Bet. Ce fut un choc terrible car elle ignorait tout de ses activités. À partir de cette histoire vraie, Lior et moi avons construit le scénario. Il existe de nombreuses histoires de terroristes, d'agents et d'agents doubles. Le terrorisme juif n'a pas encore été abordé dans la série, mais pourquoi pas dans une prochaine saison.

#### Ci-dessous

Avi Issacharoff (à gauche) et Lior Raz (à droite), les deux scénaristes de *Fauda*



***Fauda* est l'une des rares séries bilingue hébreu et arabe. Vous qui êtes moitié kurde, moitié boukhari, quel est votre rapport à la langue arabe ? Est-ce la langue de la maison, celle de l'autre, de l'ennemi ?**

**A. Issacharoff :** L'arabe est la langue de la famille, c'est la langue de la maison, la langue de l'amour. J'ai un rapport très charnel avec elle. Cela me rappelle mon enfance, les souvenirs avec ma grand-mère et ma mère. Parler arabe me ramène à l'endroit où j'ai grandi à Jérusalem. Pour moi, l'arabe n'est pas la langue de l'ennemi, je dirais plutôt que c'est la langue du voisin.

**Si vous deviez reprendre votre stylo de journaliste, comment décririez-vous la situation aujourd'hui en Israël et dans les Territoires ? Est-on à l'aube d'une troisième Intifada ?**

**A.I. :** Nous sommes vraiment au début de quelque chose. Sans doute pas une Intifada, en tout cas on n'y est pas encore pour le moment, mais il y a une escalade de la violence qui est vraiment terrifiante. ☹

## Fauda Les dessous d'une série phénomène

Créée en 2015 par Avi Issacharoff et Lior Raz, *Fauda* décrit le conflit israélo-palestinien comme rarement il a été porté à l'écran. Thriller nerveux et efficace où l'on suit les membres d'une unité d'élite antiterroriste emmenés par Lior Raz, un policier tête brûlée et rebelle à sa hiérarchie dans la lignée des Bruce Willis et Mel Gibson, la série sait aussi se faire plus intimiste en pénétrant au cœur des clans, des familles et des couples, côté israélien comme palestinien.

Se voulant un pont entre deux camps ennemis, *Fauda* fascine par ses allers-retours entre Israël et les Territoires, entre l'hébreu et l'arabe, entre des membres des Mistaaravim formés à se fondre parmi les Palestiniens, des terroristes infiltrés dans l'Etat juif, ou des Arabes israéliens parfois écartelés dans leur double identité, sans parler des amours mixtes qui transcendent toutes les frontières. La force de la série est de s'immerger dans les deux mondes, ce qui la rend dépaysante même pour un Israélien. Tous les acteurs parlent arabe comme Lior Raz et Tsahi Halevi (Naor, saisons 1 et 2), lui aussi ancien des Douvdevan, qui a épousé une journaliste arabe-israélienne. Mais aussi étonnant que cela puisse paraître, Laëticia Eïdo (Dr Shirin El Abed, saisons 1 et 2) a appris ses répliques arabes en phonétique et Itzik Cohen ne connaissait pas l'arabe avant de camper le génial capitaine Ayoub.

Hyper réaliste, *Fauda* donne à voir ce qu'Israël fait de mieux en matière d'antiterrorisme comme de plus controversé (enlèvements, assassinats ciblés). La technologie y est omniprésente même si la caméra préfère suggérer sans trop recourir aux effets spéciaux. Il s'agit de coller au plus près du conflit, lequel est parfois venu percuter le tournage. La saison 1 a été tournée en pleine Opération contre le Hamas ; la saison 3 se déroule à Gaza, reconstituée sur une base militaire israélienne.

Les acteurs sont si convaincants qu'on peine à imaginer qu'ils sont des stars du cinéma, de la musique ou de la télévision en Israël. Ainsy Lucy Ayoub (Maya Binyamin dans la saison 4) est une journaliste vedette de la chaîne Kan depuis qu'elle a présenté l'Eurovision à Tel-Aviv. Aujourd'hui, même les scénaristes de *Fauda* sont des stars : Issacharoff et Raz viennent de vendre leur société de production à des Américains pour 50 millions € et planchent déjà sur une prochaine série (titre provisoire : *Beyrouth*). Quant à une cinquième saison de *Fauda*, ils sont prêts à signer demain. Et nous aussi. ☹

# Réforme judiciaire en Israël : le monde de la Défense sonne l'alarme

PAR Frédérique Schillo



©Flash90



Manifestation de vétérans de la guerre du Kippour ayant mis un char en tête de leur cortège, recouvert d'une banderole reproduisant la Déclaration d'Indépendance de 1948.



## Anciens combattants et officiers réservistes alertent sur la dérive autoritaire du gouvernement Netanyahu et les risques que ses réformes font peser sur l'armée et la nation tout entière.

Le 23 février dernier, une centaine de soldats et d'officiers réservistes de la division des opérations spéciales de Tsahal, parmi lesquels un général et des lieutenants-colonels, ont menacé dans une lettre adressée à Netanyahu de ne plus servir si la réforme judiciaire est adoptée : « *Cette loi détruira tout ce pour quoi nous sommes battus* ». Ce sont les réservistes les plus hauts gradés à s'opposer ainsi au plan du gouvernement. Mais Tsahal craint que ce ne soit que le début d'une vague de désobéissance dans ses rangs.

La grande muette étouffe sous les contestations. Il n'est pas un jour où des anciens combattants, des réservistes, voire des officiers en poste, se montrent inquiets face aux projets visant à casser la Cour suprême et à remettre une partie de la sécurité entre les mains des suprémacistes juifs Itamar Ben Gvir et Bezalel Smotrich. Pour l'instant, Netanyahu reste sourd à leurs demandes. Rien ne le perturbe ; ni les missives adressées par d'anciens officiers du Corps blindé mécanisé et des commandos de Marine, ni les avertissements de 400 anciens responsables de la Sécurité, dont d'anciens chefs du Mossad, du Shin Bet, de la Police, et des conseillers à la Sécurité nationale, vent debout contre « *des lois qui contredisent le caractère juif, démocratique et progressiste du pays* ».

### « Tsav 8 [appel d'urgence] pour la démocratie »

La grogne déborde dans la rue. Des manifestations monstres secouent les grandes villes d'Israël chaque samedi soir depuis le 14 janvier. Dans la foule se dressent des milliers d'anciens combattants et des réservistes « en civil ». Au sein du Mossad, la colère est déjà si grande et les manifestants si nombreux que le conseiller juridique a officiellement autorisé les agents à participer aux protestations. Par ailleurs, des centaines d'anciens combattants libérés du devoir de réserve ont organisé une marche de trois jours depuis le fortin de Latroun, lieu de mémoire des batailles de 1948 et 1967, jusqu'à la Cour suprême, à Jérusalem. Leur slogan : « *Tsav 8 [appel d'urgence] pour la démocratie* ». Dans le Nord, des vétérans de la guerre du Kippour sont allés jusqu'à mettre un char en tête de leur cortège, recouvert d'une banderole figurant la déclaration d'Indépendance. Le symbole saisit aux tripes. Quiconque se souvient des périls auxquels Israël a pu échapper ne peut qu'être bouleversé par le dernier combat de ces « *frères d'armes* ».

« *J'ai combattu dans toutes les guerres depuis 1968, à Gaza, en Cisjordanie, etc. Cette bataille est le combat le plus important de ma vie, celui qui a le plus de sens* », →

nous confie en hébreu l'ancien chef d'état-major Moshe « Boogui » Ya'alon. Celui qui fut ministre des Affaires stratégiques puis de la Défense dans trois gouvernements Netanyahu (2009-2016) est aujourd'hui la voix claire, ferme et patriotique des opposants à la coalition. « *Si le Premier ministre a tous pouvoirs, nous sombrerons dans une dictature* », prévient Yaalon. Dans sa rage d'échapper à son procès pour corruption, fraude et abus de confiance, Netanyahu veut réduire au silence la Cour suprême, politiser la nomination des juges et pouvoir décider de tout par un vote à la majorité simple, sans garde-fou. Il s'est entouré pour cela d'un quarteron d'extrémistes : le ministre de la Justice Yariv Levin (Likoud), résolu à passer la réforme, si besoin en limogeant la procureure général, le chef du Shas Aryeh Deri, pressé d'effacer sa négociation de peine pour fraude fiscale et devenir ministre de l'Intérieur, Yitzhak Goldknopf, à la tête du parti antisioniste Judaïsme unifié de la Torah, soupçonné de corruption et les kahanistes Ben Gvir et Smotrich, multi-condamnés pour propos racistes. « *Ce gouvernement est un gouvernement de criminels. 80 ans après la Shoah, Israël est en passe de devenir un Etat juif et fasciste, raciste et homophobe, messianique et corrompu* », assène Ya'alon.

« **Nous devenons des mercenaires** »

Boogui Ya'alon n'est pas le seul à prononcer le mot de dictature. « *De plus en plus de gens disent "nous ne servirons pas sous une dictature"* » a déploré l'ancien chef d'état-major Dan Halutz sur la radio militaire. Et d'en conclure : « *C'est ainsi que nous devenons des mercenaires. Nous nous sommes enrôlés dans l'armée d'un Etat démocratique. Si c'est une dictature, autant servir en Ouganda ou au Rwanda, où ils paient plus* ». Le drapeau noir ne flotte pas encore sur la Knesset, mais le gouvernement se montre déjà omnipotent. Il veut faire main basse sur la Justice et réduire la liberté d'expression en fermant la chaîne publique Kan. Sa politique est partisane, communautariste, méprisante pour les minorités. Elle se fait dans un esprit de revanche sur Oslo et sur l'évacuation de Gaza, approuvée en 2005 par la Cour suprême. Les ultra-orthodoxes sont reconnus comme un Etat dans l'Etat et l'extension des droits et services aux résidents des implantations équivaut à leur annexion *de facto*. Culot ultime, la coalition veut nommer le grand rabbin militaire en accord avec le Shas, un parti qui exige que les étudiants de yeshivot soient exemptés de service militaire. « *Voilà aussi pourquoi les réservistes manifestent* », explique Ya'alon. « *En Israël, ils sont ceux qui servent et donnent beaucoup. Ils travaillent, paient des taxes, et il leur faut encore prendre les charges des haredim sur le dos ! C'est sur eux que repose l'Etat. Notre économie forte, la high-tech, c'est à eux, les réservistes, qu'on le doit* ».

Les militaires sont inquiets par la casse judiciaire comme citoyens et comme soldats. L'affaiblissement de la Cour suprême les laisserait sans protection face à des mandats d'arrêt émanant par exemple de la CPI, laquelle s'est déclarée compétente en 2021 pour enquêter sur de possibles crimes de guerre dans les Territoires occupés. L'un des moyens pour un pays d'échapper aux poursuites internationales est de diligenter ses propres investigations. Or quelle serait leur légitimité aux mains d'une justice politique ?

Comme si cela ne suffisait pas, la refonte sécuritaire en Cisjordanie vient aussi saper l'autorité du nouveau chef d'état-major Herzl Halevi, qui voit la police des frontières lui échapper au profit du ministre de la

Sécurité Ben Gvir, tandis qu'une grande partie de l'Administration civile revient désormais à Smotrich. Autant offrir des allumettes à « *deux pyromanes* », s'insurge Ya'alon : ces deux annexionnistes « *veulent faire la guerre aux Palestiniens, et le plus vite possible. La Cour suprême les en empêche, c'est pourquoi ils tiennent tant à la démanteler* ». Au moment où Tsahal doit gérer l'une des pires situations sécuritaires, avec un Hamas toujours plus fort face à une Autorité palestinienne en lambeaux, Ben Gvir continue ses provocations, sur le mont du Temple et ailleurs. Il a récemment dit vouloir ordonner à la police de lancer l'« *Opération Rempart n°2* » contre Jérusalem-Est sur le modèle de l'intervention militaire à Gaza en 2002. Une initiative sans lendemain. Mais cela échauffe les esprits alors que la tension monte à l'approche du Ramadan, fin mars.

**Des lois dangereuses**

D'autres lois présentées par la coalition se révèlent tout aussi dangereuses. Elles n'ont aucun sens sinon de jeter de l'huile sur le feu, comme l'assouplissement des règles d'engagement dans les Territoires ou la peine de mort pour les terroristes (la plupart sont neutralisés). Quant au projet de garantir l'immunité aux soldats, il scandalise au plus haut niveau. « *La récompense et la punition font partie intégrante de l'expérience militaire* », fustige le dernier chef d'état-major Avigdor Kahalani dans un entretien à *Haaretz*, « *il n'y a aucun moyen de maintenir une armée éthique, professionnelle et correctement conduite sans cela* ».

Le ministre de la Défense Yoav Gallant a beau tenter de rassurer sur les réformes en cours, la crise est majeure. Elle mine le moral des troupes, questionne la place de Tsahal dans la nation et aggrave le conflit avec les Palestiniens. Elle a d'autres effets dangereux. La dérive autoritaire du gouvernement Netanyahu détourne les investisseurs d'Israël et embarrasse ses alliés, à commencer par Washington. Un soutien politique et financier dont Tsahal ne peut se passer au moment où l'Iran annonce avoir franchi une nouvelle étape de son programme nucléaire.

On ne compte plus le nombre de fois où les décideurs militaires ont averti qu'Israël courait un grave danger moins tant en raison des menaces extérieures que de ses divisions internes. Nous y sommes. Le monde de la défense alerte. D'une voix sûre, responsable, foncièrement légitimiste. Heureusement la mobilisation populaire est forte. Elle finira par l'emporter, la réforme ne passera pas et cette coalition tombera, assure Yaalon, plein d'espoir : « *Nous devons sauver l'Etat d'Israël* ». ☉





# A quelque chose malheur est bon. Peut-être.

PAR **Elie Barnavi**  
ANCIEN AMBASSADEUR D'ISRAËL

Le lundi 23 février 2023, la Knesset a voté en première lecture les deux premières lois du coup d'État constitutionnel concocté par le gouvernement Netanyahu. Présentés comme des amendements à la Loi fondamentale sur le pouvoir judiciaire, il assure, pour l'un, le contrôle absolu du gouvernement sur le Comité de nomination des juges, pour l'autre, il interdit à la Cour suprême de censurer les lois votées par la Knesset. Ces deux textes, en attendant ceux qui doivent suivre, abolissent à eux seuls la séparation et l'équilibre des pouvoirs sans laquelle il n'est pas de démocratie libérale.

C'est une crise sans précédent dans l'histoire de ce pays, qui n'en a pourtant pas été avare, un de ces moments de bascule qui séparent les annales d'un peuple entre un avant et un après, une révolution pour tout dire. Et, comme toute révolution, celle-ci prend les allures d'une guerre civile, pour l'heure latente, mais qui risque à chaque moment de verser dans la violence. Deux camps se font se font face, dans un combat en apparence inégal : d'un côté, le noyau dur de « bibistes » prêts à s'immoler par le feu sur l'autel du grand homme (je ne parviens pas à oublier la déclaration d'amour de l'un d'entre eux, entendue à la radio lors d'une des dernières campagnes électorales : « *Même s'il violait ma fille, je voterais encore pour lui !* ») ainsi que l'ensemble, ou peu s'en faut, du camp religieux, divisé entre *haredim* et nationaux-religieux, mais tous unis dans la haine de la « gauche » et de ses bastions supposés, les tribunaux, l'Université, la presse. Ce terme insultant de « gauche » comprenant des gens de droite, voire de la droite dure – un Naftali Bennett, par exemple, ou un Gideon Saar – coupables d'avoir failli au Lider Maximo. De l'autre côté, toutes les forces vives de la nation, sans lesquelles elle ne saurait ni se défendre, ni produire, ni tenir son rang dans le monde. Mais voilà, les premiers sont au pouvoir, ont la rage au cœur et il leur semble qu'ils tiennent une chance unique de refaçonner le pays à leur image. La démocratie, pour eux, commence et se termine dans l'urne ; ils n'ont pas lu Rousseau, mais ils ont découvert tout seuls la loi d'airain de la volonté générale : ils sont majoritaires, donc ils ont raison.

Ils auraient tort même s'ils étaient majoritaires, or ils ne le sont même pas. La coalition a obtenu aux dernières élections moins de voix que ses adversaires, et seuls l'imbécillité de ces derniers, incapables de s'unir et d'éviter ainsi la perte sèche d'au moins sept mandats, lui a assuré la pluralité des sièges au parlement. Pis, tous les sondages montrent qu'une forte majorité d'Israéliens rejettent leur coup judiciaire. Selon la dernière enquête d'opinion du Israel Democracy Institute, 66% pensent que la Cour suprême doit continuer à pouvoir annuler des textes législatifs incompatibles avec les Lois fondamentales, 63% s'opposent au changement de la méthode de sélection des juges. Plus significatif encore, de fortes minorités parmi les électeurs des partis qui forment l'actuelle coalition se disent opposés aux « réformes ». Bref, contrairement à la propagande gouvernementale, le peuple d'Israël n'a pas voté pour « ça ».

Il importe de comprendre que l'on n'est pas dans un affrontement politique normal en démocratie, où les différents sont susceptibles d'être résolus par quelque compromis. Faut-il, oui ou non, une énième réforme de l'Etat fédéral en Belgique ? Est-on pour ou contre la réforme des retraites en France ? Heureux pays. Non, en Israël le débat se définit pour les deux camps en termes existentiels. Il s'agit de savoir sous quel régime nous allons vivre, autrement dit de quoi sera faite notre vie et la vie de nos descendants. L'idéal de l'un est le cauchemar de l'autre. Voilà pourquoi aucun des deux camps en présence ne peut se permettre de baisser les bras. Et voilà pourquoi aucun « compromis » ne se profile à l'horizon. Alors, comment ce bras de fer va-t-il se terminer ?

Je ne sais pas. Mais je sais trois choses. La première est que Netanyahu n'est plus le maître de son camp. La raison en est simple : il a lâché les chiens fous de l'ultranationalisme et du fondamentalisme révolutionnaire, et il n'est plus en mesure de les contrôler. Coincé entre son désir d'échapper à la prison – ce qui le pousse à laisser faire ses incommodes partenaires –, et son double souci d'empêcher l'économie de sombrer et d'apparaître aux yeux des Américains comme le garant de l'ordre démocratique – ce qui devrait le déterminer à les mettre au pas –, il est guetté par la paralysie.

La deuxième est l'émergence incroyablement rapide d'une opposition puissante et aussi déterminée d'aller jusqu'au bout que ses adversaires. Je ne parle pas de l'opposition parlementaire, qui est ce qu'elle est. Mais de l'opposition nationale, dont l'unité et la ferveur idéologique, nées du désespoir, sont la grande nouveauté de cet hiver révolutionnaire. Cette unité et cette ferveur idéologique étaient jusqu'ici l'apanage de la droite colonisatrice ; ce n'est plus le cas. La mer bleu-blanc qui noie les dizaines de milliers de manifestants a une seule signification : le camp démocratique s'est réapproprié le drapeau national, jusqu'ici monopolisé par la droite, voire la droite extrême. Je comprends que les Palestiniens y voient une preuve de plus de leur exclusion du débat national. Et certes, il faudra bien affronter un jour la contradiction inhérente à une société qui se veut démocratique et tolère en même temps la perpétuation d'un régime d'occupation brutal d'un peuple soumis à sa loi. Mais que la démocratie soit défaite, et aucun combat en faveur des droits des Palestiniens ne sera possible.

La troisième, enfin, est grosse de menaces pour Netanyahu, sinon pour les fous de Dieu, qui s'en moquent : c'est le front de l'étranger. Les Américains s'énervent, publiquement. L'évocation rituelle des « valeurs partagées par nos deux démocraties » sert désormais à une mise en garde de moins en moins voilée contre un assaut contre la démocratie israélienne qui ne laisserait plus rien à « partager ». Les Européens s'agitent. En visite à Paris pour trouver quelque consolation et redorer son



blason démocratique dans les bras de son « ami » Macron, Netanyahu a été durement pris à partie par le président français, et l'Élysée a pris soin de fuiter la leçon de démocratie de ce dernier dans *Le Monde*. Ensemble, Américains et Européens se sont retrouvés le lundi 20 février au siège de l'ONU à New York pour une « déclaration présidentielle » condamnant les implantations israéliennes en Cisjordanie, adoptée à l'unanimité par les quinze membres du Conseil de sécurité. Au train où vont les choses, la prochaine fois, ce sera non une « déclaration présidentielle » sans effet contraignant, mais une véritable résolution du Conseil, à laquelle les États-Unis, agacés par le comportement de leur turbulent et ingrat allié, se garderont bien d'opposer leur droite de veto.

L'Histoire, déesse rusée comme chacun sait, est peut-être en train de nous servir un plat à sa façon. En essayant d'abattre l'édifice fragile de la démocratie libérale israélienne, la coalition d'excités qui nous sert de gouvernement est en train d'arracher le masque d'hypocrisie à tout le monde. Aux Israéliens, en leur montrant où mènent les tendances lourdes de la politique de leur pays depuis la guerre des Six-Jours. Car rien de tout

ce que nous vivons aujourd'hui n'eût été possible sans l'empoisonnement de l'esprit public, plus d'un demi-siècle durant, par les effets délétères de l'Occupation. Et à la mal nommée « communauté internationale », en l'obligeant à se confronter aux tissus de mensonges, dont le caractère « temporaire » de notre présence en Cisjordanie n'est pas le moindre, que nous avons été si habiles à tisser. A quelque chose, qui sait, malheur est bon. ☺

**Ci-dessus**

Manifestation devant la Cour suprême dénonçant le coup d'Etat judiciaire du gouvernement.



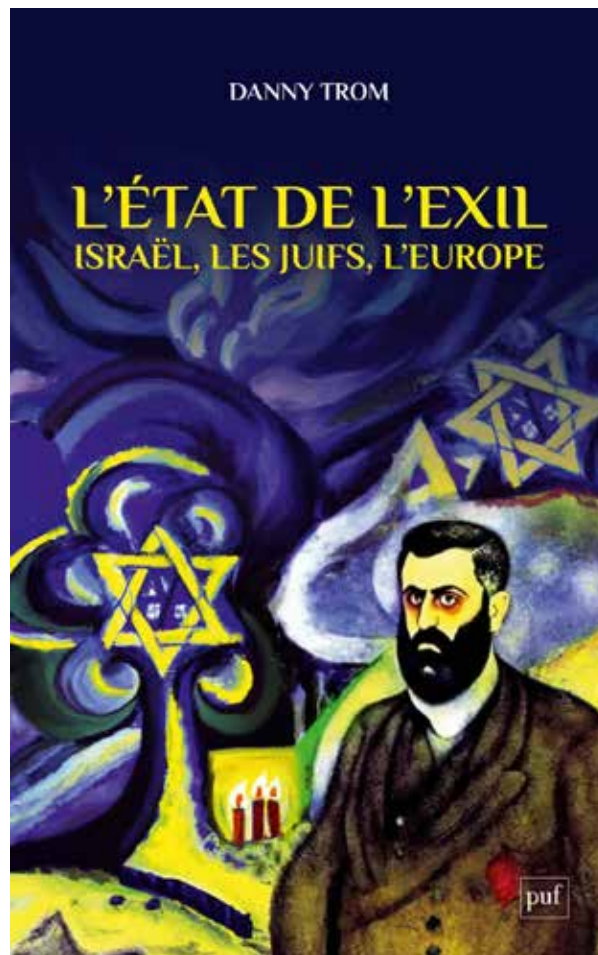
# Israël, Etat de l'exil

Lors de sa fondation en 1948, Israël a échoué à se donner une constitution. Dans *L'Etat de l'exil. Israël, les Juifs, l'Europe* (éd. PUF), le sociologue Danny Trom explore les logiques contradictoires qui ont conduit à sa naissance et lui ont donné sa forme étrange et atypique. Il présentera son livre au CCLJ le 28 mars 2023 à 20h.

PAR **Véronique Lemberg**

La première Knesset a été élue le 25 janvier 1949. Un long débat s'ensuit entre les partisans de la promulgation immédiate d'une constitution et ceux qui pensent qu'il ne devrait pas y avoir de constitution ou, à tout le moins, que le moment n'est pas encore venu. La Knesset a adopté un compromis le 13 juillet 1950 en transférant les pouvoirs constituants aux Knesset suivantes. Connue sous le nom de « résolution Harari » du nom de son le député libéral Yizhar Harari, elle prévoit que la constitution sera construite chapitre par chapitre, de telle sorte que chacun d'entre eux constitue une loi fondamentale distincte.

La première Knesset a été dissoute sans avoir promulgué un seul chapitre de la constitution. Celles qui ont suivi ont malgré tout promulgué onze lois fondamentales portant sur les pouvoirs des organes de gouvernement et les droits de l'homme. Plus de 70 ans ont passé et la résolution Harari est toujours en vigueur. Le provisoire est devenu définitif. Pourquoi cette anomalie constitution alors qu'une constitution remplit des fonctions et des objectifs fondamentaux pour une démocratie ? Dans son dernier essai, Danny Trom, sociologue et directeur de recherches au CNRS, mène une réflexion stimulante sur cette question. Comme aucun penseur ni dirigeant sioniste n'a sérieusement pensé la question de l'Etat même si paradoxalement Herzl avait intitulé son manifeste *L'Etat des Juifs*, ce seront les circonstances qui les contraindront à créer un Etat : l'hostilité extérieure et la conjoncture qu'elle suscite impose la création d'un Etat pour les Juifs. « *L'Etat s'est imposé comme une contrainte* », insiste Danny Trom. « *Il sera créé de toutes pièces par la voie diplomatique et les Juifs finiront par le peupler par nécessité parce qu'ils seront persécutés et chassés d'Europe. Ma conclusion, c'est que l'Etat d'Israël n'est pas un Etat-nation. Il n'est pas né de la volonté d'un peuple de se donner un Etat, mais s'inscrit dans la logique de la recherche d'une solution politique pour une minorité persécutée. Il ne découle pas du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, mais plutôt du droit des minorités à la protection. Or, le rapport de protection conduit l'Etat à demeurer extérieur au peuple. Non pas un Etat juif, un Etat qui représenterait le peuple juif, mais un Etat « pour les Juifs », un Etat donné de l'extérieur afin qu'il remplisse sa fonction protectrice* ».



## Une nation incomplète

Si les dirigeants israéliens ont renoncé volontairement et provisoirement à se donner une constitution, c'est qu'ils estimaient que ce n'était pas le moment de le faire car des vagues migratoires encore importantes étaient attendues. Ils se contentaient de voter des lois fondamentales en attendant que la nation soit au complet. Mais les dirigeants israéliens n'ont pas indiqué quand le bon moment viendra ! Jamais ? On peut le déduire logiquement car que le peuple juif ne sera jamais réuni au complet en Israël. « *Les députés de la Knesset se sont aliéné leur pouvoir constituant au nom d'un sujet constitutionnel qui ne pourra jamais être complet* », en conclut Danny Trom. « *Volontairement, l'Etat d'Israël ne se définit pas car il se pense dans une relation de dépendance envers les Juifs de diaspora, considérés comme des citoyens à venir. Or, le renoncement à adopter une constitution procède du constat perpétuel, et non pas provisoire, que le sujet constitutionnel n'est pas complet étant donné qu'il y a toujours des Juifs en diaspora. Cette incomplétude est structurelle. Jamais la Knesset ne se réunira un jour en se disant "nous sommes au complet !", parce que par définition, selon le schème de l'exil, les Juifs sont à l'extérieur de l'Etat. Il peut y avoir étatisation de Juifs, ce sont les juifs israéliens, mais l'étatisation moderne d'un peuple exilé est impossible* ».

Ce « provisoire définitif » a plus ou moins fonctionné pendant des décennies mais est devenu inadaptée aux besoins d'Israël et la nécessité de se définir constitutionnellement n'a jamais été aussi urgente. Une constitution établira formellement la double nature d'Israël, juive et démocratique, et garantira son unité politique et démocratique en protégeant les libertés et les droits fondamentaux de tous ses citoyens. ©

# Henri Raczymow, écrire contre l'oubli et la perte

PAR Nicolas Zomersztajn

Ecrivain et critique littéraire, Henri Raczymow vient de publier *L'arrière-saison des lucioles* (éd. L'Antilope). Dans ce récit, il revient sur les moments essentiels de son parcours littéraire en évoquant les livres et les personnes qu'il ne veut pas voir tomber dans l'oubli. De Jabès à Levinas, en passant par Proust, Modiano et même le camarade Henri Krasucki, cette balade littéraire a le mérite d'éclairer avec style et autodérision de nombreux aspects de l'identité juive contemporaine.

**Vous avez intitulé votre dernier livre *L'arrière-saison des lucioles*. Est-ce une manière plus élégante de parler d'inventaire avant liquidation ?**

C'est une manière métaphorique de dresser le bilan mélancolique de mon parcours littéraire tout en portant un regard distancié et quelques fois amusé sur celui-ci. Ce que j'écris m'apparaît de plus en plus comme les scintillements des lucioles dans la nuit : leurs signaux faibles sont éphémères. Mais j'écris pour que tout ce monde littéraire ne tombe pas dans l'oubli ni dans l'effacement. Ce n'est peut-être qu'une illusion de croire que dans vingt ans, trente ans ou un siècle après sa disparition, l'écrivain sera encore lu et évoqué. Les livres seront sûrement rangés au fond d'une bibliothèque poussiéreuse et par hasard quelqu'un les lira. C'est l'idée que je me fais de la postérité. Elle n'est ni grandiose ni mégalomaniaque.

**Pour la génération d'après la shoah à laquelle vous appartenez, celle née dans les années d'après-guerre, s'agissait-il nécessairement d'écrire la perte ?**

Cela ne fait aucun doute. Il en va ainsi dans mon rapport au yiddish. Aujourd'hui, certaines personnes apprennent cette langue comme s'ils apprenaient le quechua. Ce n'est pas mon cas parce que le yiddish est la langue de mes parents et de mes grands-parents, et aussi une langue liée à la perte. Par définition, cette langue est tragique. J'écris donc contre cette perte comme si j'aménageais des polders pour éviter que des territoires soient engloutis par la mer. L'écriture me permet de gagner du terrain. C'est à la fois nécessaire et vain car l'oubli, la perte et l'effacement sont très forts. Ma génération est née dans un trou où régnait le silence. Nos parents ne nous ont pas transmis la mémoire de la shoah par des mots mais par de l'infra-langage. →

Nous sommes nés avec ça, cette imprégnation d'on ne sait quoi, c'est-à-dire avec cette connaissance intuitive de la shoah. Tout cela se faisait dans le silence mais un silence lourd. A les années 1970 et au début des années 1980, nous parlions de « seconde génération » sans savoir qu'il y en aura une troisième génération portant aussi en elle-même le tourment intime et le même poids de la shoah.

**Vous n'écrivez pas pour « venger votre race » comme l'écrivait il y a soixante ans dans son journal intime Annie Ernaux, lauréate du prix Nobel de littérature 2022 ?**

Pas du tout même si j'apprécie beaucoup l'œuvre d'Annie Ernaux. Il n'y a pas du tout de vengeance chez. J'y vois surtout l'idée d'une mutation. Mes parents, immigrés juifs polonais, n'ont pas fait d'études. J'aurais pu reprendre la boutique, dans tous les sens du terme, et travailler à mon tour dans les *shmates*. Sauf que nos parents aspiraient à ce que nous faisons des études universitaires. Bien souvent, c'est qui se passait. On passait en une seule génération de chiffonnier à professeur d'université. Nos parents avaient une sorte d'ambition très élevée pour leurs enfants. Qu'ils soient les premiers à l'école, qu'ils réussissent dans la vie... Cette idée de vengeance est donc tout à fait absente car il n'y a pas de trahison. C'est plutôt un achèvement en raison de l'adéquation entre leurs aspirations et les nôtres.

**C'est entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, dans ce que vous appelez le « reflux de Mai 68 » que, comme nombre de Juifs de votre génération renouent avec votre leur judéité. Dans quelle mesure la parole de Levinas sur la perte de l'identité juive si souvent citée vous a influencé ?**

Oui. Dans *Difficile liberté*, Levinas écrit : « *S'interroger sur l'identité juive, c'est déjà l'avoir perdue. Mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogatoire. Entre ce déjà et cet encore, se dessine la limite, tendue comme une corde raide sur laquelle s'aventure et se risque le judaïsme des juifs occidentaux* ». J'ai lu et relu cent fois cette pensée de Levinas. J'avais perdu mes sources,

mais je m'interrogeais sur elles, donc je n'avais pas tout perdu. C'était un peu ce que racontait cette fable hassidique de Rabbi Israël de Rishin, sur l'histoire qu'on rapporte d'une vieille prière dite dans la forêt en allumant un feu, gestes rituels dont on a tout oublié, sauf précisément son histoire, l'histoire de cette déperdition générationnelle, histoire racontée qui est aussi efficace, dit le récit hassidique, que la prière elle-même, et le feu qu'on allumait, et l'endroit exact de la forêt où cela se faisait. Là, encore, pour un certain nombre d'entre nous, cette histoire, tout comme la pensée de Levinas que je cite, étaient consolatoires.

**Cela correspondait-il à un réveil identitaire ?**

Oui mais pas au sens de repli ni d'assignation comme on peut l'entendre aujourd'hui. Nous avions soi-disant perdu notre identité avec le militantisme gauchiste de Mai 68 mais aussi le militantisme communiste de nos parents. J'avais longtemps cru que communiste et juif se confondaient et se superposaient. En devenant communiste, mon père pensait qu'il embrassait l'universel alors que tous ses camarades communistes de Belleville étaient juifs comme lui. Le syndicaliste Henri Krasucki, avec lequel mon père a combattu dans les rangs des FTP-MOI sous l'Occupation allemande, lui avait un jour dit qu'il pouvait le faire engager d'un claquement de doigt aux usines Renault de Billancourt avec un salaire régulier et des facilités pour monter dans la hiérarchie du Parti communiste. Mon père a décliné cette offre. Il préférerait rester derrière sa machine à coudre et tant pis pour les mortes-saisons et les traites à payer ! Comme si la place d'un Juif était dans l'atelier de confection et non pas à l'usine.

**Mais l'univers familial dans lequel vous avez grandi était encore très juif, c'est-à-dire ancré dans le monde d'avant la shoah. Il n'y a donc pas de perte ?**

Il n'y a pas de perte mais il y a le silence et la clandestinité de cette judéité. Nous étions juifs à la maison. Ainsi, mes parents reproduisaient inconsciemment le modèle d'identité juive qui n'était pas celui de leurs parents mais celui des Français israéliques tel qu'il a été

## Un écrivain juif, mais pas seulement

PAR Nicolas Zomersztajn

Bien qu'il ne supporterait pas être enfermé dans la catégorie « écrivain juif » et que pendant de nombreuses années il avait vigoureusement contesté l'idée selon laquelle il pouvait exister une littérature juive, il reconnaît volontiers aujourd'hui qu'il est devenu un écrivain juif. Non seulement il a consacré de nombreux articles et dossiers à la littérature juive dans des langues non-juives dans différentes revues, dont *Regards* où il tient une chronique littéraire depuis 1996, mais il a lui-même participé à travers ses livres à définir les contours d'une littérature juive.

Né à Belleville en 1948, de parents juifs polonais, Henri Raczymow a grandi dans l'ombre de son oncle

mort en déportation, dont on lui a donné le prénom. La Shoah et la façon dont cet événement s'est métabolisé dans les familles, dans les générations suivantes a été le principal sujet de son écriture. « *Il porte le poids d'une mémoire juive et aussi le poids de l'histoire juive. Il fut un des premiers écrivains à pointer cet aspect absolument mortifère et destructeur que les psychanalystes n'ont étudié que plus tard et qu'ils vont qualifier de transmission intergénérationnelle du trauma. C'est la force de la littérature d'avoir une longueur d'avance sur la recherche scientifique* », souligne Anny Dayan-Rosenman, professeur de littérature à l'Université Paris VII-Denis Diderot et spécialiste des écrivains, des psychanalystes et des philosophes qui ont étudié et questionné la shoah. « *Le rapport au yiddish occupe aussi une place centrale dans l'œuvre d'Henri Raczymow. Il est également un des premiers écrivains juifs de langue française à parsemer ses textes de mots de yiddish. C'est en le lisant que j'ai appris un tas d'expressions yiddish que ma belle-mère, Juive polonaise, n'a pas réussi à m'inculquer !* ».



défini par les tenants de l'émancipation à la fin du 18<sup>e</sup> siècle : citoyen français dans la sphère publique et juif dans la sphère privée. Dans la cellule communiste de Belleville où mon père militait, presque tout le monde était juif polonais. Mais ils ne parlaient jamais de ça. Sauf de temps en temps, il leur arrivait d'échanger clandestinement et à voix basse quelques mots en yiddish.

**Comment s'opère votre découverte de Proust ? Ou plutôt comment le petit fils d'immigrés juifs polonais de Belleville rencontre l'israélite mondain des beaux quartiers de l'Ouest parisien ?**

La figure de l'israélite de la Belle-Époque n'a cessé de me fasciner. Il incarne évidemment les beaux quartiers de Paris, l'élégance et le luxe, les écoles et les lycées d'élite, les lieux de sociabilité et de villégiature où se retrouve la bonne société, etc. Ces israélites sont évidemment juifs comme moi mais ils sont tellement différents de nous, Juifs originaires de Pologne et d'Europe orientale. Ils sont à la fois dans la proximité et l'éloignement.

**Mais votre passion pour Marcel Proust va bien au-delà de son appartenance au monde des israélites et du Paris huppé et grand-bourgeois ?**

Evidemment. C'est surtout le statut qu'il attribue à la mémoire qui me touche. Et plus précisément son articulation avec son contraire : l'oubli. Car l'envers de la mémoire, c'est l'oubli. Contrairement à la mémoire bergsonienne, la mémoire est involontaire chez Proust. A cause d'une sensation presque fugitive qui nous traverse, c'est par hasard que quelque chose d'oublié resurgit du passé. Comme tout mon travail d'écrivain est intimement lié à la mémoire, ce n'est donc pas par hasard que je rencontre Proust. J'ai consacré de nombreux travaux à Charles Haas, ce mondain qui a inspiré le personnage de Charles Swann dans *A la recherche du temps perdu*. Charles Haas a réellement existé mais il est tombé dans l'oubli et l'anonymat. Or, Proust en a fait le personnage de Swann qui est quant à lui devenu immortel. C'est ça la force extraordinaire de la littérature, du moins la littérature réussie : sauver des bribes

de mémoire de l'oubli, c'est une manière de lutter contre la mort. « *Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés* », écrivait Proust. Le nom de Swann, devenu si prestigieux grâce à Proust, recouvre celui, méconnu, inconnu, de Charles Haas, un homme célébré et adulé dans la société du Second Empire puis de la III<sup>e</sup> République. Et sans me comparer à Proust, à mon tour j'ai voulu « sauver des noms ». C'est la raison pour laquelle dans mon dernier livre, *L'arrière-saison des lucioles*, j'énumère des femmes et des hommes que j'ai croisés, morts pour la plupart, dont je peux restituer, non pas une biographie, mais des bribes de souvenirs ou de traits qui m'ont marqué. Une manière de les désanonymer.

**Dans *Le cygne de Proust* (éd. Gallimard), non seulement vous établissez le lien entre Haas et Swann mais vous vous interrogez sur le rapport qu'entretient Proust avec sa judéité à travers ces deux hommes...**

Quand j'ai écrit *Le cygne de Proust*, j'ai opposé Swann, le cygne en anglais, à Haas, le lièvre en allemand. Proust a transformé Charles Haas en Charles Swann. D'un animal banal comme le lièvre, il devient un animal élégant comme le cygne. Pour bien montrer que Charles Haas, un Juif allemand originaire de Francfort, est devenu un Français de la bonne société, Proust est génialement passé par l'anglais, synonyme de noblesse et d'élégance à l'époque. En dégermanisant Haas, il s'agissait en réalité de le déjudaïser. Même si à la fin de leur vie Haas et Swann prennent les traits de prophètes juifs avec une barbe et un nez de plus en plus busqué. On peut ainsi lire : « *Le nez de Polichinelle de Swann, longtemps résorbé dans un visage agréable, semblait maintenant énorme, tuméfié, cramoisi, plutôt celui d'un vieil hébreu* ». Et lorsqu'on découvre des portraits de Proust à la fin de sa vie, ses traits sont identiques à la description qu'il fait de Swann. Je connais aussi un tas de Juifs au *goyische ponem* qui deviennent en vieillissant des *alte yidn*. D'une certaine manière, ils redeviennent ce qu'ils sont. ☺

Toutefois, il serait erroné d'enfermer Henri Raczymow dans la case « écrivain juif ». Il est bel et bien un écrivain avec un grand « E ». Grand lecteur et un passionné de littérature, il connaît bien l'œuvre de Barthes, a consacré de nombreux travaux à Flaubert et fait partie des grands spécialistes reconnus de Proust. Mais ce cher Marcel est juif, rétorqueront les esprits chagrins. En effet, et bien qu'Henri Raczymow ait notamment analysé *La Recherche* sous l'angle de la judéité de Proust, il ne s'est jamais limité à cette dimension. Il suffit de parcourir sa bibliographie pour le comprendre. Et son livre précédent, *Une saison avec Luce* (éd. Du Canoé), est un véritable roman proustien. « *Un véritable bijou, une histoire d'amour à la Proust, avec des phrases plus courtes, et moins de pages. On ne sait si son héros cherche une muse pour écrire ou une femme à aimer* », saluait Frédéric Beigbeder dans sa chronique littéraire du *Figaro*<sup>1</sup>.

Si Henri Raczymow est un écrivain juif, c'est précisément parce qu'il rend compte de la richesse, de la complexité et des paradoxes de l'existence juive.

Exprimant sans cesse la difficulté de s'inscrire dans une filiation juive, à intégrer un héritage symbolique et à transmettre une mémoire, son œuvre documente formidablement la manière dont les Juifs s'efforcent de trouver un équilibre précaire entre des impératifs et des aspirations souvent contradictoires. A travers la littérature, il montre ainsi que les Juifs n'avancent pas sur un chemin balisé bien tracé. Ils se démènent tant bien que mal sur une corde raide. C'est ce que Kafka, qu'affectionne d'ailleurs Henri Raczymow, décrivait avec justesse et talent : « *Le vrai chemin passe par-dessus une corde qui n'est pas tendue en hauteur, mais presque au ras du sol. Elle semble plus faite pour faire trébucher que pour être franchie*<sup>2</sup> ». ☺

<sup>1</sup> Frédéric Beigbeder, « *Heureusement qu'il y a Raczymow* », *Le Figaro*, 11 novembre 2022.

<sup>2</sup> Franz Kafka, *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin*, éd. Rivages poche.

# RENCONTRE & DÉDICACE

# TYPHANIE AFSCRIFT

entretien avec Michel Claise

**JEUDI 30 MARS**

**DE 18H À 20H**

**CHEZ FILIGRANES**

AV. DES ARTS 39, 1040 BRUXELLES

PHILOSOPHIE  
DE L'IMPÔT

Typhanie Afschrift



Solvay Br  
Economics

LORCIER



filigranes

## QUELQUES COUPS DE CŒUR SÉLECTIONNÉS PAR NOS LIBRAIRES



20,00€

**Ceci n'est pas un fait divers**

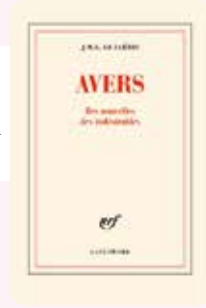
Philippe Besson



22,00€

**Nein Nein Nein !**

Jerry Stahl



19,50€

**Avers**

J. M. G. Le Clézio



17,00€

**Le buffle blanc**

Ernst Wiechert



22,10€

**Abondance**

Jakob Guanzon



26,00€

**Pays de sang**

Paul Auster  
Spencer Ostrander



14,00€

**Kaddish pour un amour**

Karine Tuil



22,90€

**Prends ma main**

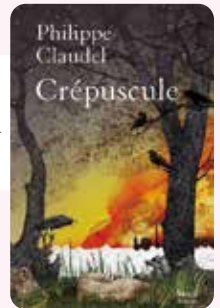
Dolen Perkins-Valdez



23,00€

**La petite-fille**

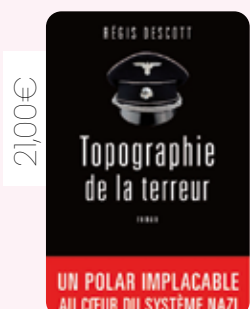
Bernhard Schlink



23,10€

**Crépuscule**

Philippe Claudel



21,00€

**Topographie de la terreur**

Régis Descott



22,00€

**Action ou vérité**

M.J. Arlidge



20,00€

**Duel à Beyrouth**

Mishka Ben-David



14,95€

**La mâchoire de Caïn**

Torquemada



25,00€

**Le cimetière de la mer**

Aslak Nore



## Je lis, tu lis, ils écrivent...

PAR Henri Raczymow



**Avalanche**  
RAPHAËL HAROCHE  
Gallimard / roman  
217 p.



**Vladimir Jankélévitch.**  
Le charme irrésistible du je-ne-sais-quoi  
FRANÇOISE SCHWAB  
Albin Michel  
384 p.

Ce qui frappe d'emblée dans ce roman, dès les premières pages, c'est sa tonalité, sa musique singulière. C'est un adolescent qui parle. Nous sommes dans le compartiment d'un train, qui roule vers la Suisse. Un jeune homme donc, et son petit frère Nicolas, musicien. Leur mère, fantasque, imprévisible, est morte dans un accident de voiture, le père, professeur de physique, a déguerpi quelque part en Amérique du Sud, reste une grand-mère, une babouchka originaire d'Odessa qui accompagne les garçons à la gare. On rejoint un internat huppé, très cher, le pensionnat du Rocher perché à flanc de montagne. Y circulent en abondance drogues et alcools, et toute la mélancolie du monde. Les parents d'élèves sont de riches dignitaires, la plupart corrompus ou carrément criminels. Le jeune narrateur a un peu honte de sa grand-mère sur le quai, un peu agacé par son petit frère un rien « autiste », futur élève de sixième et déjà pianiste émérite, qui collectionne des pierres censées lui rappeler sa mère disparue. On le surnommera bientôt, pour son malheur, le « zombie ». L'aîné, qui entre en première, fume des Merit ou des Kool menthol, donne libre court à ses fantasmes, songe souvent à se masturber, ce qu'il fait dans les toilettes du train. Il pose un regard sans complaisance sur les êtres et les choses, semble désabusé, revenu de tout, nihiliste. En réalité il admire son petit frère qu'il appelle « Rain Man » car c'est déjà un grand pianiste. Sa mère, surtout, lui est une obsession, de même que pour le petit. Et puis surgit une certaine Alexia, dite *la tsarine*, sans doute à cause de son autoritarisme, de sa brutalité ou de sa perversion, ou les trois. C'est bien ce qui séduit, d'entrée de jeu, dans ce récit : son langage très cru, d'une précision chirurgicale, maniant savamment et tour à tour la cruauté et l'érotisme, économe de ses moyens mais pas de ses effets de poésie sur le lecteur. On y trouve, au tournant de chaque page, des accents de Salinger et de Valéry Larbaud. Cela s'appelle le talent. Malgré toute la noirceur que charrie ce roman, on est emporté. ☉

Je l'avoue, les biographies m'ennuient. Surtout celles dites à l'américaine, où l'on ne vous épargne rien des vêtements que portait le héros le jour de sa communion (ou de sa bar mitzvah). Le dernier en date de ces pensums fut pour moi l'insupportable, l'interminable bio de Philip Roth parue récemment chez Gallimard. Autant lire ou relire les romans et récits de l'auteur, qui nous en apprennent bien davantage sur celui à qui on ne daigna pas accorder le prix Nobel de littérature. Pourquoi alors celle-ci de biographie, la première consacrée au philosophe ? D'abord parce qu'il s'agit d'un grand esprit et que lui, au moins, ce philosophe (et musicographe) à la voix étourdissante par son débit, une voix si singulière, si reconnaissable entre mille, n'a pas écrit de romans et n'a pas raconté lui-même sa vie. Et puis j'admirais Jankélévitch, exigeant professeur de morale, dans la plus belle acception du mot. « *La morale* », dira-t-il, « *c'est quand on a honte, elle commence avec la mauvaise conscience* ». La mauvaise conscience, ou la conscience déchirée, prise entre le regret et le remords. Il est né en août 1903 à Bourges où ses parents médecins, tous deux Juifs russes, se sont installés. Il découvre très vite le piano, étudie à Paris au lycée Louis-le-Grand, est admis à l'Ecole normale supérieure en 1922 et sera reçu premier à l'agrégation de philosophie. Le père, Samuel Jankélévitch n'est pas qu'un brillant médecin. Il est aussi un éminent traducteur, maîtrisant le russe, l'allemand, l'italien, l'anglais. Il est surtout l'un des introducteurs de Freud en France, par le biais de la traduction. Vladimir dira de lui : « *Mon père, c'était un vieil ami pour moi, le type même de l'intellectuel russe de culture européenne* ». Il est révoqué de l'Université en décembre 1940, à la suite des lois raciales de Vichy et donne à Toulouse des cours clandestins. Il participe à la Résistance, écrit sur l'antisémitisme nazi : « *Pour la première fois peut-être des hommes sont traqués officiellement non pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils sont* ». Cet engagement, Jankélévitch le poursuivit après la guerre en refusant tout lien avec la philosophie et la musique allemandes. « *Le pardon est mort dans les camps de la mort* », dira-t-il. ☉



## Aurélien Bellanger sur les traces de Walter Benjamin

Aurélien Bellanger vient de publier *Le vingtième siècle* (éd. Gallimard). Dans cette enquête littéraire passionnante sur Walter Benjamin, Aurélien Bellanger donne à penser notre contemporanéité de manière singulière et originale, et à relire l'histoire du siècle passé comme celui dont Benjamin aurait été le héros.

PROPOS RECUEILLIS PAR **Laurent-David Samama**

**L'œuvre de Walter Benjamin ne cesse d'être redécouverte. Votre roman y contribue d'ailleurs largement. Comment vous êtes-vous plongé dans sa vie et dans sa pensée ?**

Depuis presque un demi-siècle, l'œuvre de Benjamin est merveilleusement bien éditée. Les inédits et les rééditions fusent de partout, chez pleins d'éditeurs, qui se penchent, comme des bonnes fées, sur cette œuvre immense et énigmatique. Il y avait des Benjamin dans ma bibliothèque, assez naturellement, et tout aussi naturellement, faute d'avoir trouvé la clé, ou n'en possédant que la mauvaise, je n'y comprenais pas grand-chose. La révélation a peut-être été, alors, d'entrer dans ce massif, dans cette montagne creuse comme dans une œuvre littéraire. Mon roman procède de cette découverte qu'on ne pouvait correctement entrer dans Benjamin qu'en tant que *lecteur*. La bascule s'est ainsi naturellement opérée quand j'ai ouvert les si proustiens souvenirs d'enfance berlinois.

**Un peu partout aujourd'hui, des milieux universitaires aux élites juives, on considère que l'œuvre de Benjamin porte un message pour notre époque. A quoi cela est-ce dû ?**

Ce que savais, de loin, de l'œuvre de Benjamin, c'était son intérêt pour les vaincus. Ou plutôt l'objection qu'elle adresse à la théorie qui voudrait que l'Histoire ne soit écrite que par les vainqueurs. Benjamin se fait, de façon de plus en plus marquée - cela passe à la fois par sa découverte du marxisme et son intérêt pour le messianisme, jusqu'aux *Notes sur le concept d'histoire*, qui sont l'un de ses tout derniers textes - le critique, justement, de cette conception de l'Histoire. Mais il ne le fait pas simplement comme archéologue ou comme archiviste. C'est plus profond que cela. Ça touche directement, dans ses meilleurs pages, à notre conception du temps lui-même. De là, je me suis amusé à collectionner les « anomalies benjamiennes » de l'histoire contemporaine.

**Dans votre nouveau roman, la dimension juive est omniprésente. Votre souci du détail étonne. Comment êtes-vous parvenu à décrire si précisément ces pôles de pensée juive connus des initiés seulement (la rue Broca, les cercles yiddish parisiens) ?**

Pour la rue Broca, cela fait partie d'une longue fréquentation des lieux, presque au sens d'une érudition locale (j'ai habité et travaillé dans ce coin il y a une vingtaine d'années). De la même façon, j'ai passé, il y a des années, pas mal de temps dans une bibliothèque yiddish, près de République. En réalité, mes contacts avec la pensée juives sont ceux de mes personnages. Autour de cette intuition qu'au tout début des années 2000, c'était une ressource intellectuelle majeure. Presque un messianisme de papier. J'ai mis, dans tout cela, beaucoup de mes lectures de l'époque. Etant entendu qu'on ne fait de bons romans, bizarrement qu'avec ce qu'on connaît mal : la littérature est un sport d'autodidacte. ☺

## En bref

Qui connaît encore Walter Benjamin ? L'œuvre de ce puissant théoricien juif allemand ne cesse de resurgir des ténèbres didactiques. Dans divers milieux (l'érudition juive, l'université et l'ultra-gauche) c'est l'euphorie. La redécouverte curieuse ! C'est à l'intersection de la littérature et la philosophie que se situe justement l'action du *Vingtième Siècle*, le nouveau roman d'Aurélien Bellanger. Tout commence lorsqu'un groupuscule (qui reprend le patronyme de l'intellectuel) réalise des actions militantes énigmatiques, tandis qu'un poète maudit se suicide à la Bibliothèque nationale de France à l'issue d'une conférence sur le penseur. C'est alors qu'un dispositif narratif aussi dense que précisément documenté permet à trois spécialistes de Benjamin de se lancer à la recherche des raisons de ce suicide mais aussi d'un mystérieux manuscrit caché. Se mêle à cette construction érudite, souvent magistrale, quelques surgissements de l'époque de même que des réminiscences du siècle passé : la correspondance avec Gershom Scholem, les rapports parfois houleux entre Benjamin et l'école de Francfort et cette évocation fil-rouge d'une Europe des années 30 qui sombre inlassablement dans le gouffre hitlérien. A l'image de l'œuvre touffue et fragmentaire du philosophe, l'enquête, plus elle progresse, ressemble à un véritable labyrinthe. Pour décrire ce livre oscillant entre le Bund et la ZAD, Gallimard parle de « roman polyphonique virtuose ». Voilà une lecture chaudement recommandée ! ☺

# The Big Lebowski : farce casher

Elevé au rang de film culte, le long-métrage des frères Coen fête ce printemps son vingt-cinquième anniversaire. En toile de fond, d'hilarantes références ashkénazes et une étrange passion judéo-centrée pour le bowling.

PAR Laurent-David Samama

**D**e *Barton Fink* à *No Country For Old Men*, de *A Serious Man* à *Fargo*, le cinéma des frères Coen ne ressemble à aucun autre. En exposant de manière cynique et loufoque les marottes de la société américaine, celui-ci a rapidement conquis la critique. A ce jour multirécompensé, il constitue un art dense, une mise en récit géniale et toujours à la marge. Au fil des années, les critiques se sont échinés à comprendre ce que Joel et Ethan Coen faisaient différemment. Si techniquement leur image est réputée comme étant inventive et soignée, leur patte provient sans doute du supplément d'âme apporté par des personnages toujours attachants. Le tout, évidemment réhaussé d'un regard juif sur le monde, ceci même lorsque leurs personnages sont éloignés de la tradition. De cette méthode baptisée « coennerie » par certains critiques malicieux, *The Big Lebowski*, dont on célèbre justement les 25 ans ce printemps, témoigne largement.

Pareil à la trame d'un roman de Philip Roth écrit sous un épais nuage de cannabis, le film met en scène une ribambelle de personnages cosmopolites perdue dans un monde à la dérive. Riches et pauvres, blancs et noirs, yids et latinos se retrouvent tous dans le même bateau (à la dérive). Avec, toujours, cette préférence savoureuse pour les losers, les benêts, tous ces anti-héros sans véritable destinée grandiose, ballottés par l'existence. Le résultat est là, loin d'être anecdotique : « *En presque trente ans de carrière* », explique le critique Serge Kaganski qui leur consacrait une rétrospective à la Cinémathèque, « *les frères Coen ont intégré la short list enviable des cinéastes américains les plus aimés et attendus dans le monde. Contemporains de David Lynch, Jim Jarmusch, Michael Mann, Tim Burton, David Fincher, Quentin Tarantino ou de leur ami de jeunesse Sam Raimi, ils ont à peu près le même statut de super auteurs internationaux oscillant entre l'indépendance financière, la singularité esthétique, les concessions ponctuelles aux grands studios et le succès, un pied dans le système hollywoodien, l'autre en dehors* ».

## Si Kafka avait fait de la comédie

Dans cette filmographie dense, une œuvre tire donc son épingle du jeu et fait office d'objet cinématographique non identifié : *The Big Lebowski* ou l'histoire un brin tirée par les cheveux du *Dude*, personnage mythique, aussi cool que fainéant. Ce type sympathique et apathique, le hasard va (évidemment) le malmener. Sans qu'il ne demande rien à personne, un malfrat le confondant avec son homonyme milliardaire, Jeffrey Lebowski, entre chez lui et se permet d'uriner sur son tapis persan, celui « *qui harmonisait si bien la pièce* ». Débute alors une quête rocambolesque, sans queue ni

tête, à travers Los Angeles. Le tout sur fond de rock des années 1970, de compétitions de bowling et d'amitiés incongrues entre anti-héros se rejoignant dans leur propension à ne pas monter à bord du train du capitalisme triomphant. Lebowski, on l'aura compris, est un loser. Mais un loser conçu d'après un certain modèle, que l'on dirait parfois proche des personnages d'Isaac Bashevis Singer. Armé de son flegme à toute épreuve et de sa petitesse, le *Dude* avance bon an mal an à mesure que l'intrigue se corse, se brouille et se perd. « *Ces failles morales, ces impasses scénaristiques ne sont pas réservées aux personnages dont le spectateur pourrait dire "quel loser ! Heureusement que je suis plus malin que ça"* », reprend Kaganski. « *Non, ce que subissent les protagonistes des Coen, nous le traversons tous à un moment ou un autre de nos vies et nul doute que les deux frères s'y reconnaissent aussi et s'y projettent. Loin de surplomber cyniquement leurs créatures, les Coen les accompagnent : elles incarnent sinon la lettre de leur vécu, du moins leurs peurs, leur inquiétude* ». Et le critique de confirmer : « *L'éthos profond du cinéma des frères Coen est à chercher du côté de Kafka : une humilité lucide et inquiète face au chaos indéchiffrable de l'existence dont il faut aussi savoir sourire pour conjurer le désespoir* ». Il y a là, bien évidemment des *tsures* (des emmerdes) mais pas seulement...

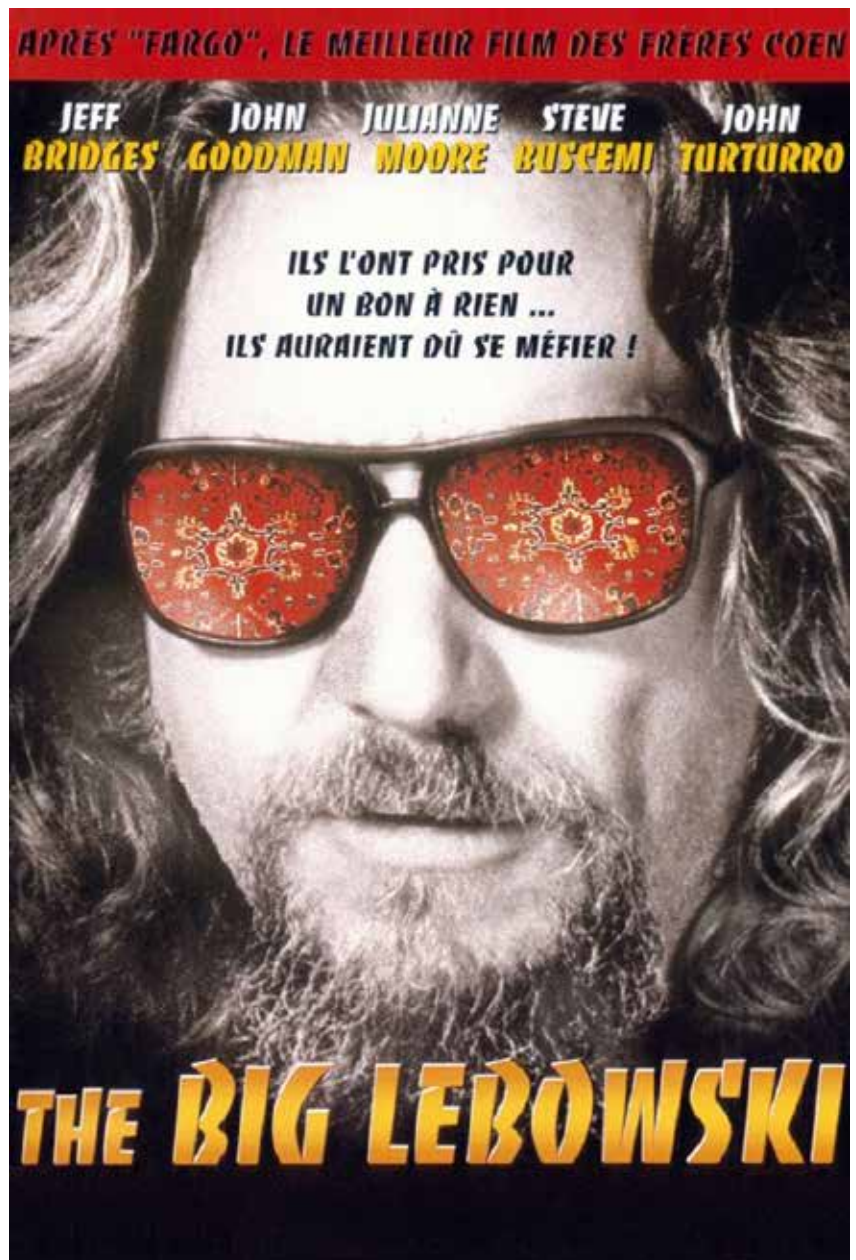
Si *The Big Lebowski* est devenu mythique c'est bien dans sa propension à faire rire son spectateur. En la matière, le comique provient largement de Walter Sobchak personnage secondaire et ami de Lebowski. Un énergomène qui traverse le film en bermuda, affichant un profil peu commun. Impulsif, volubile et rigoureusement stupide, Sobchak se trouve être un vétéran de la guerre du Vietnam, traumatisé par son expérience des combats. Catholique d'origine polonaise, on comprend au fil de l'intrigue qu'il s'est converti au judaïsme pour se marier avec son ex-épouse. Divorcé depuis lors, Sobchak n'a pas tourné le dos à la religion juive, loin de là ! Il semble même y avoir trouvé, en l'observant de manière stricte, un réconfort et quelques réponses. En témoigne une scène désormais culte, dans laquelle Sobchak fait reporter la date d'une compétition cruciale de bowling initialement prévue à Shabbat sous les yeux incrédules du *Dude* et de son ami Donny.

On notera, au passage, que *The Big Lebowski* figure au palmarès des films américains comptabilisant le plus de jurons, renforçant son côté marginal dans un Hollywood souvent étouffé par la bienséance. Mais revenons-en au fil rouge juif... Dans leur film, les frères Coen permettent au *Dude* de triompher d'une bande de nihilistes allemands grâce à Walter Sobchak. Des adversaires que ce dernier, mu par une vision

## En bref

Sur une trame empruntée au *Grand Sommeil* de Raymond Chandler, on suit les aventures picaresques du *Dude*, Jeffrey Lebowski. Ce personnage d'apparence minable interprété par Jeff Bridges est un parfait glandeur passant son temps à fumer des joints, à siroter des cocktails *White Russian* et à jouer au bowling. À la suite d'une confusion d'identités, le *Dude* est agressé à son domicile car ses agresseurs le confondent avec un millionnaire également appelé Jeffrey Lebowski dont il finit par faire la connaissance.

Lorsque la jeune épouse du millionnaire est enlevée, celui-ci fait appel au *Dude* pour apporter la rançon demandée par ses ravisseurs. Mais les choses commencent à mal tourner lorsque Walter Sobchak, le meilleur ami du *Dude* (interprété par John Goodman) projette de garder la rançon pour eux. Véritable ode à l'oisiveté et la non-performance, ce film deviendra un véritable film culte et sera même considéré par certains comme la meilleure thérapie pour surmonter le burn-out. ©



manichéenne de l'humanité, assimile d'ailleurs plusieurs fois à des nazis. Dans son esprit comme dans celui du spectateur germe alors une intuition : et si Sobchak avait raison ? Ce qui se joue dans ce combat mi-épique, mi-ridicule relève dès lors ni plus ni moins que du combat de civilisation. D'un côté les lumières juives, de l'autre, la folie destructrice d'aryens « *qui ne croient plus en rien* » !

### Un cinéma de « shnorers », « shmoks » et « shlemazels »

« *Il y a sans doute une part profondément juive dans le travail d'Ethan et Joel Coen, bien qu'ils ne soient pas religieux et que la judéité ne soit pas un thème dominant de leur cinéma* », reprend Kaganski. « *Mais l'humour juif ashkénaze (qui commence par se moquer de soi-même et de ses pires épreuves) imprègne leurs films, parfois de façon flagrante. A Serious Man débute par un conte yiddish qui fait figure de rareté absolue dans le cinéma américain contemporain, prologue dont le ton comique et sombre imprègnera tout le film. Leur filmographie*

*abonde en déclinaisons américaines contemporaines de personnages typiques du folklore yiddish : on y reconnaît au fil des films des « schnorers » (mendiants/ratés), des « shmoks » (crétins), des « shlemils » (maladroits), des « shlemazels » (malchanceux), des rabbins évidemment, et bien sûr des « mensh » (des hommes droits, des « serious men »), le plus drôle et paradoxal de ce défilé étant peut-être Walter Sobchak, le goy converti et devenu ultra sioniste joué par John Goodman dans The Big Lebowski* ». Voilà donc comment une bande de shmoks a permis aux frères Coen de signer le long-métrage le plus culte de leur filmographie. Mais puisque nul n'est prophète en son pays, la réception de *The Big Lebowski* fut, à sa sortie du moins, très mitigée aux Etats-Unis. Pour preuve, le film n'a rapporté que 18 millions de dollars sur le territoire américain, soit à peine plus que son budget de 15 millions. Il faudra attendre son succès à l'internationale mais surtout le passage des années pour que les aventures du *Dude* connaissent un succès tardif mais amplement mérité. ©

# Brussels Jewish International Film Festival 2023

A vos agendas ! Le *Brussels Jewish International Film Festival (BJIFF)* se déroulera du 7 au 12 mars prochains. Il desservira, cette année, six escales cinématographiques aux couleurs d'Israël, de l'Ukraine et des Etats-Unis.

PAR Florence Lopes Cardozo

Cette année, le BJIFF nous invite à découvrir six perles rares, à l'Aventure et à Bozar. Cette édition 2023 fera place à l'Histoire sous forme de fictions et de documentaires. Ces films, autour du sort des Juifs durant la Seconde Guerre mondiale, disent, un peu sur tous les tons, qu'on n'enterrera jamais ces atrocités, qu'elles surgiront toujours quelque part, avec leurs preuves irréfutables et leurs récits inscrits dans le patrimoine de l'inhumanité ; deux films de fiction israéliens explorent l'impact de certaines rencontres et, il y aura, avec Leonard Cohen, un moment musical. Par ici le programme :

## America

Ofir Raul Graize, le réalisateur israélien de *The Cakemaker*, traite ici du retour d'un Israélien-Américain en Israël, après dix ans d'absence, pour enterrer son père. Sa rencontre avec un ami d'enfance et sa fiancée bouleversera leurs trajectoires, à tous trois. Il est question ici de la vie qui bascule brutalement, de rêves à ajuster, de regard sur l'enfance, de culpabilité, de passage à l'âge adulte, d'homosexualité, d'amour et de désir.

## Hallelujah : les mots de Leonard Cohen

Adapté du livre *The Holy or the Broken* d'Alan Light, le documentaire américain de Dan Geller et Dayna Goldfine rend hommage au grand poète-chanteur et à sa carrière qui prit un tournant inattendu.

## Shttl

Grand Prix du Public au Rome Film Festival, sélectionné au BFI London Film Festival et projeté lors de Dia(s)porama à Paris, cette première œuvre d'Ady Walter, tournée en noir et blanc et en yiddish, saisit les dernières heures de vie d'un village aux frontières de la Pologne avant l'invasion de l'Ukraine soviétique par les Nazis en 1941.

## June Zero

Le cinéaste américain Jake Paltrow rapporte ici trois histoires véridiques de trois personnes impliquées dans l'exécution d'Adolf Eichmann (1962). Tourné en Ukraine et en Israël, mais encore en super-16mm pour reproduire la tessiture des films d'époque, *June Zero* montre l'Histoire qui se répète. Humaniste, pittoresque, ironique, ce film a été présenté, cet été, au festival du cinéma américain de Deauville.



## Karaoke

Vous aimez Lior Ashkenazi, Sasson Gabai et Rita Shukrun ? Le jeune réalisateur israélien Moshe Rosenthal a réuni ces stars du cinéma israélien dans une excellente comédie sociale et intimiste. Le pitch : un couple de sexagénaires, terni par le quotidien, se laisse subjugué par leur flamboyant nouveau voisin qui organise des soirées mondaines dans son penthouse. Ce film perçant construit et déconstruit tout ce que l'on peut projeter sur une nouvelle rencontre hors norme : fantômes, admiration, envie, espoir, révélation, dépassement de soi-même, et d'autres choses...

Cette séance se fera en présence de Moshe Rosenthal, qui inaugurera le festival du cinéma israélien de Paris, quelques jours plus tard, avec ce film haut en couleurs.

## Babi Yar : Context

Et c'est avec un documentaire exceptionnel, tout en sobriété et non moins percutant, que les portes de cette édition du BJIFF se fermeront. Comme son titre l'indique, ce film, donne à voir le contexte historique de la fusillade de 33 771 Juifs, les 29 et 30 septembre 1941, abattus dans un ravin Babi Yar, à l'ouest de Kiev, par deux bataillons de l'armée nazie et par la police auxiliaire ukrainienne, sans la moindre résistance de la population locale. « Il était crucial de relier la tragédie de l'extermination de toute la population juive de Kiev avec les réalités de la vie sous occupation allemande », explique Sergueï Loznitsa, qui s'est plongé dans un travail de titan, exhumant des archives cherchées, trouvées, sauvées et inédites, provenant de sources publiques et privées russes, allemandes et ukrainiennes. Des travaux de restauration pellicules ont pris plusieurs mois. Ces images éloquentes constituent un nouveau document historique. Séance en présence du célèbre cinéaste. Bon festival ! ☺

Infos et réservations  
[www.bjiff.be](http://www.bjiff.be)



# Burt Bacharach, un mensch de la pop-music

Disparu à 94 ans le 8 février dernier à Los Angeles, Burt Bacharach a laissé une trace indélébile sur la pop-music anglo-saxonne. Avec la légèreté de ses compositions en forme de bulles de savon, ce génial compositeur a incarné à merveille l'insouciance des années 1960 aux côtés de nombreux auteurs-compositeurs juifs du Brill Building, cette « Jérusalem » de l'édition musicale située en plein cœur de Broadway.

PAR Gérard Bar-David

L'immense Burt Bacharach s'est éteint chez lui, à Los Angeles au bel âge de 94 ans, mais son riche héritage de joyaux de la pop-music continuera longtemps à nous inspirer. Même s'il n'arborait pas son judaïsme en étendard, on peut dire qu'un vrai mensch nous a quittés. De ses débuts en tant que directeur musical de Marlene Dietrich à ses dernières collaborations avec Elvis Costello, en passant par sa résidence au légendaire Brill Building de Manhattan, véritable « synagogue musicale » fréquentée par Carole King et Jerry Goffin, Jerry Leiber et Mike Stoller (Elvis Presley), Barry Mann et Cynthia Weil (the Ronettes, the Drifters), mais aussi Paul Simon (sous le pseudo de Jerry Landis), Mort Shuman, Phil Spector, Donald Fagen et Walter Becker (les futur Steely Dan) et bien d'autres Juifs confectionneurs de tubes, Burt Bacharach s'inscrit durablement dans la légende de la musique contemporaine.



©Shutterstock

Si Burt Bacharach pousse ses premiers cris à Kansas City, c'est dans le Queens à New York que le futur compositeur grandit au sein d'une famille juive. Son père Mark était un fameux éditorialiste pour la presse quotidienne, mais c'est surtout sa mère, Irma, peintre et compositrice, qui prend en charge son éducation musicale. Cependant, le jeune Burt préfère les improvisations jazz aux gammes des compositeurs classiques. C'est ainsi que de Montréal à la Californie en passant par New York, notre pianiste va étudier le jazz et l'art de l'improvisation.

Mais à 22 ans, Bacharach doit accomplir son service militaire. Par chance son talent au piano lui permet d'exercer son art au mess des officiers. Lorsqu'il est démobilisé, il va accompagner des crooners, dont Vic Danone ou Joey Grey, qui se produisent dans les « resorts » des Catskill Mountains, ces clubs de vacances fréquentés par les Juifs new yorkais.

## Une ruche juive

C'est en 1956, alors qu'il n'est âgé que de 28 ans, que sa vie va prendre un tournant majeur lorsqu'il devient le directeur musical de Marlene Dietrich, qu'il va accompagner en tournée tout autour du monde. Après cinq années de périples, Burt Bacharach va quitter Marlene pour composer à plein temps des chansons que le monde entier allait pouvoir reprendre en chœur. Son rêve va s'accomplir au légendaire Brill Building situé au 1619 Broadway, au croisement de la 49<sup>e</sup> rue, qui regroupait alors la majorité des éditeurs de musique de l'époque. C'était une ruche vrombissante où les talents se comptaient au mètre carré, une ruche majoritairement juive, presque une synagogue, dont tous les « rabbins » débitaient à la chaîne des tubes juste incroyables qui ont forgé la culture populaire américaine des sixties. C'est au Brill Building qu'il rencontre Hal David qui devient son partenaire en écriture. Ensemble, ils forgent leurs irrésistibles compositions et remportent leurs premiers succès ; mais c'est avec une jeune chanteuse de 21 ans du New Jersey, Dionne Warwick que Bacharach et David vont décrocher le jackpot : *Walk On By*, *Say a Little Prayer*, *I'll Never Fall In Love Again*, *Do You Know the Way To San José...* À Hollywood aussi, ils font des miracles, comme avec ce délicat *What the World Needs Now* pour le film *Bob, Carole, Ted & Alice* ou la sublime *The Look of Love* pour *Casino Royale*. Sans oublier l'entêtante ritournelle de *Raindrops Keep Fallin' On My Head* dans *Butch Cassidy et le Kid*.

Tout au long de sa vie, cet homme aux doigts d'or n'aura eu de cesse de nous divertir de ses vibrantes compositions et de ses somptueux arrangements de cordes, entre pop et soul music. Prenez son *I Say A Little Prayer* pour Aretha Franklin ou l'émotionnelle *Close To You* pour les Carpenters, chacune est un petit bijou dont l'apparente simplicité dissimule tout le savoir-faire d'un compositeur majeur. L'homme était également un épicurien assumé. « *J'apprécie chaque jour. Chaque jour est un trésor. J'essaie de ne pas penser trop loin dans le futur, mais de rester dans le moment présent et d'apprécier tout ce que j'ai* », disait-il. Jusqu'à ses dernières radieuses collaborations avec Elvis Costello ou ses grandioses enregistrements live, comme celui de 2008 à l'Opera de Sydney, Burt Bacharach n'aura jamais perdu la flamme. Et elle brille désormais à jamais parmi les étoiles. ☺

# L'art mémoriel d'Idel Ianchelevici

Musée communal gérant l'impressionnante collection d'œuvres d'art de la ville de La Louvière, le musée Ianchelevici de La Louvière (Mill) conserve l'œuvre d'un grand artiste juif de Belgique.

PAR Roland Baumann

**N**é en Bessarabie, Idel Ianchelevici (1909-1994) vient étudier la médecine à Liège, mais finit par entrer à l'Académie des Beaux-Arts où il rencontre sa femme, Elisabeth Fréney, « Betty » (1933). « Ian » expose en 1935 au Palais des Beaux-arts de Bruxelles : ses grandes statues d'argile, de facture expressionniste, évoquant la vie populaire et les luttes sociales, captivent la critique. En 1939, il crée *Le plongeur et son arc* pour l'Exposition Internationale de l'Eau à Liège et la commune de La Louvière lui achète *L'Appel*, sculpture monumentale d'un homme debout, la main tendue vers le ciel. En Belgique occupée, Ian, citoyen roumain, est inscrit au registre des Juifs. Son réseau d'amis, dont August Vermeylen, écrivain socialiste et flamingant, l'aide à survivre caché, à Maransart, puis près d'Alsemberg.

Citoyen belge en 1945, son art mémoriel s'affirme par une œuvre emblématique : le *Résistant*, « agenouillé mais jamais à genoux », sculpture de plus de 5 m de haut dont il fait le croquis sur un carton de bière en 1942. Louis Piérard s'enthousiasme pour cette figure symbolique de la Résistance. Le président de l'association nationale des rescapés de Breendonk propose d'en faire un monument national au prisonnier politique. Le 25 avril 1954, ce monument est inauguré par le roi, devant le fort de Breendonk. Le Mill conserve d'autres projets mémoriels : *Le Souffle*, créé pour le monument national à la Résistance de Liège, la maquette d'un monument aux Juifs déportés d'Anvers (1948), ainsi que les modèles en plâtre des 4 bas-reliefs du monument aux Juifs de Galicie à Haïfa (1954).

## EXPOSITIONS

Willy Anthoons.

*L'esprit de la matière*

Jusqu'au 14 mai 2023

Mill - Musée Ianchelevici

Place communale 21,

7100 La Louvière

Mardi-vendredi 11-17h,

sa-di 14-18h

[www.ianchelevici.be](http://www.ianchelevici.be)



## Bustes de Fela Perelman et plâtre à l'effigie de Hertz Jospa

Excellent portraitiste, Ianchelevici représente de nombreuses personnalités du monde politique, artistique et littéraire. On trouve au Mill les bustes de Fela Perelman et Yvonne Névejean et un plâtre à l'effigie de Hertz Jospa, protagonistes de la cache des enfants juifs par le CDJ. Ian affirme aussi son devoir de mémoire en créant des médailles, telles *L'entraide* (1945), rééditée en 1980 par le Comité d'hommage des Juifs de Belgique à leurs héros et sauveurs, *Mai célébré*, médaille remise à la reine Élisabeth par le Conseil des associations juives de Belgique en 1946, ou encore une médaille commémorant l'immigration clandestine en Palestine, commande de Chaïm et Fela Perelman.

En 1954, Betty et Ian s'établissent près de Paris, à Maisons-Laffitte. La technique de taille directe pousse Ian à simplifier les formes, schématiser les visages et allonger les corps. Remarquable dessinateur, il est un maître de la ligne claire. Son style s'affirme durant ses missions au Congo (1956-1959). Suite à une commande de l'État pour le monument Stanley à Léopoldville, il crée trois statues, le pâtre, le pêcheur et le chasseur, dont les plâtres originaux et les dessins, exposés au Mill, témoignent de l'admiration du sculpteur pour le peuple congolais.

Le Musée Ianchelevici ouvre ses portes en 1987 dans l'ancien palais de justice de La Louvière. Son directeur, Benoît Goffin souligne que « Ian n'a jamais habité La Louvière mais fait partie intégrante de notre histoire artistique. La Fondation Ianchelevici créée en 1984 par Betty et Ian reste propriétaire de ses deux cents sculptures et deux mille dessins que nous conservons. Notre nouvelle exposition temporaire tire de l'oubli l'art abstrait du sculpteur Willy Anthoons, co-fondateur de la Jeune Peinture Belge qui expose à La Louvière en 1946, avec Ianchelevici. La scénographie fait dialoguer les œuvres de ces deux sculpteurs ». Le cinéaste Bernard Balteau, vice-président de la Fondation Ianchelevici, auteur d'un film et d'une monographie sur ce grand artiste du 20<sup>e</sup> siècle conclut : « Ian refusait d'être catalogué et aimait dire de lui-même je suis juif et je suis artiste, mais je ne suis pas un « artiste juif » ! »

## Le Mafroum

### Ingrédients pour 6 personnes

#### Pour la préparation des pommes de terre

- 6 grosses pommes de terre fermes
- 2 œufs battus
- 100 gr de farine
- sel, poivre
- huile d'arachide

#### Pour la farce

- 350 gr de viande hachée (ou équivalent, avec le « haché » végétarien)
- 100 gr de chapelure
- Œuf
- Sel, poivre
- 1càc de paprika
- 50 gr de persil finement ciselé

#### Pour la sauce

- 400 gr de coulis de tomates
- 300 cl d'eau
- 1 oignon haché
- 1 gousse d'ail écrasé
- 2 branches de persils ciselées
- 1 carotte coupée en cubes
- 1 càs de harissa
- 1càs de cannelle
- Sel, poivre
- 1càs de cumin
- Citron en saumure (facultatif)
- Huile d'olive

### Préparation

#### Préparation de la sauce

1. Faites revenir l'oignon dans l'huile d'olive. Ajoutez la carotte et le persil.
2. Versez la harissa, les épices, l'ail et le citron en saumure (facultatif)
3. Ajoutez le coulis de tomates et l'eau. Mélangez.
4. Faites venir à ébullition puis cuire à petit feu pendant ½ heure avec le couvercle.

#### Préparation des pommes de terre

5. Coupez les pommes de terre en deux dans la longueur. Coupez à nouveau dans la longueur chaque tranche de 2cm mais pas jusqu'au bout, comme une pita, en V et qu'on farcira ensuite. Bien les sécher.
6. Prenez une boule de farce dans la main et remplissez les tranches de pomme de terre incisées.
7. Badigeonnez dans l'œuf puis dans la farine.
8. Faites chauffer dans la poêle suffisamment d'huile pour faire revenir les pommes de terre farcies, 1 à 2 minutes chaque côté. Jetez ensuite l'huile usagée.
9. Déposez les pommes de terre farcies dans la sauce, couvrez et laissez mijoter durant une heure. Ajoutez de l'eau si nécessaire.  
Le Mafroum peut être accompagné de couscous et de riz.

Bon appétit !

## Le Mafroum, un plat mijoté à la mode tripolitaine

PAR Michèle Baczynsky

**A** l'origine, le Mafroum est une spécialité d'origine libyenne à base d'aubergine, accompagnée de riz ou de couscous. Les juifs libyens la préparent pour les jours de fête et de Shabbat. Ceux qui sont allés vivre en Israël, ont remplacé en partie, l'aubergine par la pomme de terre beaucoup plus répandue.

J'ai d'abord découvert ce plat dans un restaurant familial tripolitain, à Tel-Aviv et plus tard au buffet d'un mariage en Israël, entre le saumon fumé et le foie haché. Encore une histoire d'acculturation culinaire, typique de cette cuisine israélienne décomplexée et libérée de tout dogmatisme, sauf pour la cashrout évidemment. Pour réaliser le Mafroum, on coupe d'abord la pomme de terre, en plusieurs tranches de 2 cm, incisées ensuite presque jusqu'au bout, comme un falafel. On les sèche avec du papier absorbant (très important). On les farcit puis passage dans l'œuf et la farine avant d'être panées dans l'huile pour enfin mijoter au moins une heure, à petit feu dans la sauce tomate.

Pour ce qui est de la farce, vous pouvez utiliser du haché de bœuf ou une autre viande à votre goût. Pour les végétariens, j'ai testé la recette avec du haché végétal. Le résultat est très appétissant.

Enfin, pour la réussite du Mafroum, il vous faudra aussi un ingrédient essentiel : le temps, celui que vous prendrez pour faire mijoter le Mafroum dans la sauce tomate, au minimum une heure. La sauce deviendra veloutée et la pomme de terre aura eu le temps d'épouser les saveurs de la viande. Un beau moment de partage et de dégustation. ☺



# Juif ?

PAR Noémi Garfinkel

**S**i l'exposition pédagogique que le CCLJ consacre actuellement aux stéréotypes judéophobes de l'Antiquité à nos jours fait le portrait exhaustif de ce que sont et ont été les antisémites de tout temps, elle laisse au visiteur l'autonomie de répondre à la question posée : « Juif ? », en faisant la part belle à sa subjectivité, dans la compréhension même de la question. Le dossier éducatif édité par le programme La haine, je dis NON ! à destination du grand public offre d'ailleurs un complément de réflexion dont l'avant-propos ne prend pas en traître : « nous misons sur votre intelligence ».

Plus Juif que ça, y a pas ! Mais que veut dire « Juif ? » Qui peut dire qu'il l'est ? Ou ne l'est pas ? Ou ne l'est plus ? Ou l'est devenu ? Comment peut-on l'être trop pour certains, et pas assez pour d'autres ? Et peut-on n'être que Juif ou est-il possible de l'être tout en étant autre(s) chose(s) ?

Est Juif celui qui, en découvrant pour la première fois un nouveau lieu, commence par chercher les issues de secours officielles, puis élabore plusieurs scénarios de fuite personnelle/sauvetage altruiste via des issues officieuses, et finit par regretter de ne s'être jamais inscrit au cours de krav maga qui aurait fait de lui un héros si le danger s'était effectivement présenté ;

Est Juif celui ou celle dont l'histoire personnelle ou familiale l'a fait s'éloigner de l'observance religieuse, mais qui porte indéniablement en soi la culture et l'âme juives, c'est-à-dire l'anxiété, les troubles gastro-intestinaux, le droit irrévocable de s'en plaindre, mais aussi, en lieu et place du réconfort divin, la psychothérapie, l'humour et la cuisine pour s'en consoler ;

Est Juif celui ou celle dont la grand-mère imprime le modèle relationnel suivant à ses petits-enfants à chacune de leurs visites, après en avoir hérité de sa propre grand-mère (référence connue dans le milieu sous le nom de « Blizzard émotionnel ») : « *tu veux une part de gâteau ? Pourquoi tu ne veux pas prendre une part de gâteau ? Pourtant tu aimes bien ce gâteau, prends-en donc une part ! Tu sais ce que je vais faire ? Je vais te couper une part de gâteau, je la laisse là, tu la manges quand tu veux, tu la manges si tu veux. Mais... tu n'as pas mangé ton gâteau ?! D'habitude tu manges toujours une part de gâteau. Mais alors pourquoi demander du gâteau ?* »

Sont Juifs celui et celle qui se réjouissent de la prise au sérieux par l'Europe de l'antisémitisme contemporain grâce à une enquête portant sur les réalités multiples et complexes de la judéophobie, mais qui s'interrompent après avoir répondu à la moitié des questions du sondage, saisis par l'angoisse que leurs réponses, si elles venaient à tomber entre de mauvaises mains, servent un jour à les identifier et à leur nuire, pour finalement se raviser, et pleins d'espoir, terminer le questionnaire, confiants que les vagues restes d'allemand appris en fin de secondaire leur sauveront la mise quoi qu'il arrive.

Enfin, est Juif celui ou celle qui, lorsqu'on lui demande s'il ou elle l'est, répond invariablement : Pourquoi, vous êtes de la Gestapo ? ☹

**Déconstruire les discours de haine et éduquer aux droits humains au départ de l'enseignement de la Shoah**

**INVITATION**

mardi 21 mars dès 9h

au Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind  
Rue de l'Hôtel des Monnaies 52, 1060 Bruxelles

Programme & inscription



Demi-journée d'étude



10.03

VENDREDI 10 MARS À 20H  
EXPO



Visite interactive de l'exposition pédagogique « **Juif ?** »

Les Juifs sont-ils riches ? Contrôlent-ils le monde et les médias ? Sont-ils responsables de la pandémie de Covid 19 ? A ces questions, une seule réponse : la nouvelle exposition pédagogique réalisée par le Centre d'éducation à la citoyenneté du CCLJ.

L'exposition « Juif » aborde l'histoire des stéréotypes et des préjugés à l'encontre des Juifs, de l'Empire Romain à aujourd'hui. Loin des formats classiques, « Juif ? » interroge les connaissances du public sur le thème en posant des questions avant de proposer des balises pour aider à aborder un sujet aussi vaste et complexe.

Entrée libre mais

INSCRIPTION OBLIGATOIRE VIA LE SITE DU CCLJ.BE

12.03

DIMANCHE 12 MARS À PARTIR DE 11H  
FÊTE JUIVE

**Pourim : Après-midi festive en famille** suivie d'un spectacle tout public



Venez en famille faire tourner les crécelles, manger des oreilles d'Aman et parader dans votre plus beau déguisement. Le temps d'une journée, le CCLJ devient le royaume des enfants ! Stands, maquillage, jeux en tout genre et michloah manot.

La journée s'achèvera à 15h par un spectacle : Histoire du mur invisible (voir annonce ci-contre).

Entrée libre mais

INSCRIPTIONS OBLIGATOIRES SUR LE SITE [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

Possibilité de se restaurer sur place

12.03

DIMANCHE 12 MARS À 15H  
THÉÂTRE

**Histoire du mur invisible**

Un mur invisible s'écroule. Des mondes s'ouvrent alors... Deux enfants : une fille et un garçon, Lila et Nat, partent en quête d'oreilles dans la rue du murmure. Jour après jour, ennemis du « pas de souci ! » au gré de leurs questions : existe-t-il un endroit au monde sans juifs ? C'est quoi être dispersé ? Pourquoi le monde grouille-t-il de secrets ? Comment se faire aimer ?



Un spectacle mélangeant contes, chants et musiques, créé pour les 20 ans du Festival Jazz & Klezmer. Ecriture, voix, récits et percussions : Muriel Bloch. Ecriture, voix, récits, synthétiseur et percussion indienne : Yael Miller. Avec la collaboration de la plasticienne Isabelle Raquin. Spectacle tout public à partir de 7 ans. Durée : 1h.

P.A.F. Adulte : 18€

Enfant et étudiant (25 ans et moins) : 12€

INSCRIPTION [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

20.03

LUNDI 20 MARS À 20H

**Atelier Tenou'a**  
**Delphine**  
**Horvilleur**



Troisième rendez-vous de la saison avec ce nouvel atelier Tenou'a autour du Rabbin Delphine Horvilleur. L'Atelier Tenou'a, un moment d'étude pour penser ensemble les grands textes de la tradition juive dans un esprit d'ouverture et de dialogue, sans tabou et sans dogmatisme. Le sujet de l'atelier vous sera communiqué quelques jours avant l'événement pour coller à l'actualité.

Ecrivain et Rabbin au MJLF (JEM) à Paris, Delphine Horvilleur a pris la tête de Tenou'a en 2009. Elle a notamment publié *Le rabbin et le psychanalyste* (Hermann, 2020), *Des mille et une façons d'être juif ou musulman* (avec Rachid Benzine, Seuil, 2017), *Comment les rabbins font des enfants. Sexe, transmission, identité dans le judaïsme* (Grasset, 2015), *En tenue d'Ève; Féminin, pudeur et judaïsme* (Grasset, 2013).

P.A.F. 20€

INSCRIPTION OBLIGATOIRE [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

Cet atelier se tient au CCLJ.

23.03

JEUDI 23 MARS À 19H  
APÉRO DE L'ACTU FACE AU DÉBAT

## Cycle Libertés Proche et Moyen-Orient. Soirée : **Iran : révolte ou révolution ?**

L'Apéro de l'Actu face au débat est de retour pour un nouveau cycle consacré à la situation au Proche et au Moyen-Orient. Ce cycle ambitionne de proposer trois rencontres autour de sujets d'actualité et des soubresauts agitants cette région du monde en 2022 et 2023.

Première soirée : Iran : révolte ou révolution ? Quelles leçons peuvent en tirer nos sociétés qui tentent d'inclure tout en se méfiant des accommodements religieux ?

Entrée libre

INSCRIPTION OBLIGATOIRE : [CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

Prochains rendez-vous :

27 avril :

25<sup>e</sup> Knesset : quel avenir pour la démocratie ?

25 mai :

Soft power qatari : opportunités ou menaces ?



27.03

LUNDI 27 MARS À 19H  
CONFÉRENCE EXCEPTIONNELLE

## **Sauver la démocratie israélienne**

Conférence organisée par J Call et le CCLJ

En présence de  
Elie Barnavi,  
Anne Sinclair,  
Bernard Guetta,  
Alain Finkelkraut,  
le Rabbin Rivon Krygier

Et avec la participation de  
Robert Badinter,  
Dominique Schnapper,  
Tzipi Livni  
Maurice Lévy.

Entrée libre

INSCRIPTION OBLIGATOIRE SUR [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

Cette conférence se tient au Parlement européen.



28.03

MARDI 28 MARS À 20H  
CONFÉRENCE-DÉBAT

## **Danny Trom** L'Etat de l'exil. Les juifs, l'Europe, Israël

Sociologue et directeur de recherches au CNRS, Danny vient de publier *L'Etat de l'exil. Les juifs, l'Europe, Israël* (éd. PUF) dans lequel il poursuit une réflexion sur la nature de l'Etat d'Israël notamment au travers du prisme de ses relations avec les Juifs d'Europe et des mutations que ces deux pôles du judaïsme mondial ont connu depuis de 1948. Il aborde cette problématique en s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles l'Etat d'Israël ne se dote toujours pas d'une constitution 75 ans après sa création. Et si Israël n'était pas un Etat-

nation ? Ce propos n'est pas affaire d'opinion mais s'ancre dans la trajectoire historique des Juifs d'Europe. Israël n'est pas un Etat-nation parmi d'autres mais l'Etat de l'exil qui s'offre en modèle à l'organisation de la société des nations modernes.

P.A.F. Non-membres 9 €

Membres 7 €

Etudiants et sans emploi 4€

INSCRIPTION OBLIGATOIRE

[WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)



06.04

JEUDI 6 AVRIL À 19H  
FÊTE JUIVE

## Seder de Pessah

Rendez-vous pour notre traditionnel seder de Pessah au Mazal Café. Autour d'un chaleureux repas, tous réunis à table nous lirons ensemble la Haggada, chanterons et danserons avec André Reinitz, Nathan, Raksha et Benjamin. A son habitude notre président, Benjamin Beeckmans sera nous fera vivre, avec passion, une soirée hors du temps. Nous vous attendons pour célébrer la libération du peuple juif !

P.A.F. Non membres 65€,  
membres et sans emploi : 60€,  
étudiants et adolescents : 35€,  
enfants de moins de 13 ans et JLL : 25€, garderie de 2 ans à 8 ans (repas + garderie) : 16€.

INSCRIPTIONS OBLIGATOIRES VIA [CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

21.04

VENDREDI 21 AVRIL À 20H  
THÉÂTRE

## Notre histoire



Stéphane est Juif, Jana est Allemande. Lorsque leur fille de 10 ans les oblige à un check-up identitaire, ils s'engagent dans une reconstitution en direct : acteurs et régisseurs du spectacle de leur vie, ils agencent des fragments de leur histoire et de celle avec un grand H. Tour à tour, ils confient leur trouble et leur étonnement permanents face à l'être aimé et sa capacité à faire un pas de côté. Ils tentent de saisir ce qu'ils pourront bien transmettre à la génération future de leurs identités mouvantes et de la possibilité de construire une histoire commune.

Une pièce écrite et interprétée par Stéphane Schoukroun et Jana Klein

Spectacle tout public à partir de 14 ans

Durée 1h10

P.A.F. Adultes 18 € - Enfants et étudiants 12€

INSCRIPTION [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)

11.04

MARDI 11 AVRIL À 9H  
CONFÉRENCE

## 80<sup>e</sup> anniversaire de l'insurrection du ghetto de Varsovie

La Pologne et les Juifs, entre mémoire et histoire, l'impossible réconciliation ?

Cette journée abordera de manière transversale le sujet de la disparition de la communauté juive polonaise durant la Seconde Guerre mondiale, de la nécessaire compilation et survivance de la mémoire de cette catastrophe mais également de la situation actuelle des Juifs en Pologne et des enjeux mémoriels autour de l'histoire de la Shoah dans ce pays.

Intervenants : Larissa Cain, autrice, survivante du ghetto de Varsovie ; Konstanty Gebert, journaliste fondateur du mensuel juif polonais *Midrasz* et membre du Mouvement pour le renouveau de la vie juive en Pologne ; Joël Kotek, politologue et historien, professeur des universités

Entrée libre

Entrée libre

INSCRIPTION OBLIGATOIRE [WWW.CCLJ.BE](http://WWW.CCLJ.BE)



27 mars 2023 | Parlement européen

# Sauver la démocratie israélienne

En présence d'Elie Barnavi,  
Anne Sinclair,  
Bernard Guetta,  
Alain Finkelkraut, le rabbin  
Rivon Krygier et avec la  
participation de Robert  
Badinter, Dominique  
Schnapper, Tzipi Livni et  
Maurice Lévy...

Inscription obligatoire sur [cclj.be](https://cclj.be)



EUROPEAN JEWISH  
CALL FOR REASON



CENTRE  
COMMUNAUTAIRE  
LAÏC JUIF  
DAVID SUSSKIND